

Notices bibliographiques

Jula WILDBERGER, *L. Annaeus Seneca. De ira. Über die Wut*. Lateinisch/Deutsch. Übersetzt und herausgegeben von J. W., Stuttgart, Ph. Reclam jun., 2007 (Universal-Bibliothek, 18456), 15 × 10 cm, 320 p., 8,00 €, ISBN 978-3-15-018456-1.

Contrairement à ses tragédies, les écrits philosophiques de Sénèque ne jouissent pas d'une très grande popularité de nos jours – à part peut-être les *Lettres à Lucilius* et des sentences ou bons mots réunis dans des compilations modernes (cf. Klaus Bartels, *Seneca für Manager*, 1994). Il est donc d'autant plus louable que les éditions Reclam aient publié une version bilingue du texte *De ira* dans sa collection de bibliothèque universelle, adressée à un public large. Un simple regard dans le petit livre nous montre que la traductrice et éditrice a fait un travail convaincant. Il faut souligner avant tout la transposition de l'original latin dans une prose aisée et un allemand contemporain. La traduction balaie non seulement la poussière des salles de lycée, mais nous rend plus accessible l'analyse philosophique de Sénèque sur les passions affectant l'homme de manière générale et nous invite à une lecture contemplative. Par *ira*, on entend la «rage» dans laquelle nous pouvons entrer chaque jour, et non la «colère» en tant que notion abstraite, plutôt utilisée dans le cadre d'études littéraires. Il faut également complimenter les notes brèves, mais riches en informations, qui éclaircissent pour l'essentiel les faits et allusions, et qui font des parallèles utiles même pour un lecteur avancé. La traduction se base sur l'édition des *Dialogi* de L. D. Reynolds (Oxford, 1977, plusieurs réimpressions) ; l'éditrice s'est permis quelques petites variations, en général convaincantes, par rapport au texte latin. — Même pour un professionnel de la philosophie de Sénèque, il vaut la peine d'acheter cet opuscule soigné. La postface contient, condensées sur une vingtaine de pages, une brève présentation de la vie de Sénèque, une mise en relation du texte avec le reste de l'œuvre philosophique de l'auteur, et enfin une insertion de l'écrit dans la tradition des doctrines antiques des passions. Un grand mérite de la publication réside également dans la compétence scientifique et les vastes connaissances que la traductrice-interprète a acquises durant ses années de travail sur l'œuvre philosophique de Sénèque. En outre, une bibliographie sélective facilite l'entrée dans la littérature scientifique récente. Dans l'épilogue, J. Wildberger reste modeste : «Jeder muss für sich selbst entscheiden, ob er *De ira* mit mehr als nur einem antiquarischen oder literarischen Interesse liest» (p. 319). Après lecture de ce petit livre, on n'a plus guère envie de se remettre en rage.

Margarethe BILLERBECK.

Gernot KRAPINGER, [*Quintilian*]. *Der Gladiator. (Größere Deklamationen, 9)*, Cassino, Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, 2007 (Collana scientifica, 18), 24 × 17 cm, 203 p., 22 €, ISBN 978-88-8317-037-9.

Après *Le soldat de Marius*, plaidoyer dont l'édition a été signalée ici même, voici dans la même collection et dans la même veine rhétorique, une autre des *Declamationes maiores* du pseudo-Quintilien dont A. Stramaglia poursuit la publication à Cassino : G. Krapinger édite *Der Gladiator* après avoir fait paraître *Die Bienen des armen Mannes* en 2005. — Dans l'introduction de l'ouvrage (p. 11-26) il présente ainsi le sujet de la déclamation : «Un riche et un pauvre sont des ennemis acharnés mais leurs fils sont liés par une amitié à la vie, à la mort. Le fils du riche est kidnappé par les pirates, le fils du pauvre se

constitue prisonnier à la place de son ami et meurt dans l'arène comme gladiateur. Celui qui a été sauvé revient, secourt le père de son sauveur et pour cette raison est renié par son propre père.» Au cours de la plaidoirie le fils résume ses malheurs dans une formule qu'un anticlimax rend fort suggestive : «*Pudet enumerare calamitatum mearum gradus : piratam, lanistam, patrem*» (§ 12). G. K. signale que les divers thèmes évoqués ici, la piraterie, les combats de gladiateurs, les rapports entre père et fils, la force des liens qui peuvent unir deux amis, l'opposition entre riches et pauvres sont la matière de bien d'autres discours tenus dans les écoles de rhétorique, y compris ceux qu'a publiés Sénèque le Père. Il renvoie donc aux études les plus récentes qu'ils ont suscitées, et en particulier à celles qui traitent de l'*abdcatio*, sorte de reniement d'un fils par son père, qui ne doit pas être confondue avec l'*apokerysis* grecque, ni avec la *relegatio*, mais peut correspondre au résultat d'un *consilium domesticum* convoqué par le *paterfamilias* pour déshériter un fils jugé indigne ; il analyse aussi la composition du discours, composition dont C. Ritter a montré la ressemblance avec celle de la *declamatio* VI : I, *Exordium* (1-2) ; II, *Narratio* (3-9) ; III, *Argumentatio* (10-22) : 1) *confirmatio* 2) *refutatio* ; IV *Peroratio* (23). Cette ressemblance, qu'il confirmera dans son commentaire par une trentaine de rapprochements lexicaux ou linguistiques a conduit C. Ritter à dater *Der Gladiator* de la même époque que les *declamationes* III, VI, XII et XIII : le deuxième ou le troisième siècle après J.-C. Le texte latin du plaidoyer, accompagné de sa traduction en vis-à-vis, p. 22-74, est celui de l'édition Teubner de 1982, établi par L. Häkenson, à l'exception de dix-sept modifications signalées et justifiées dans les notes. L'appel des notes se fait dans la traduction et il faut se reporter au commentaire pour découvrir les différentes leçons des éditeurs, ce qui est un peu gênant pour qui a l'habitude de trouver l'apparat critique en bas de page. La traduction allemande a la grande vertu de clarifier le sens du texte latin souvent obscur à force de concision. Ce souci d'élucidation conduit à user de toute une proposition pour rendre la signification d'un mot. Par exemple au § 6 l'expression *sanguine nostro fauorabilis dominus* qui désigne l'organisateur du combat de gladiateurs est traduite par *Der Veranstafter, der sich mit unserem Blut beliebt machen wollte*, et au § 10 l'interrogation oratoire *Redemptoris mei patri in pretium meum orbo, egentis quid praestitit ?* est traduite par *Was habe ich schon für den zur Aufbringung meines Kaufpreises kinderlos gewordenen und in Not geratenen Vater dessen, der mich freigekauft hat, geleistet ?* G. R. signale le raccourci syntaxique de l'expression *necessitatis gladiator* et juge qu'il n'est pas nécessaire de corriger en *necessitatis causa g.* pour traduire par *ich war ein Gladiator gegen Willen*. Il n'y a qu'un seul endroit, semble-t-il, où la traduction se veut plus sobre que la déclamation, c'est quand, au § 9, il escamote l'exclamation rhétorique *facinus indignum* suivie de l'infinitive *illum animum non castris contigisse* pour la remplacer par la simple expression de regret *Jener Kampfermut hätte es verdient beim Heer angetroffen zu werden*. Il est toujours difficile de trouver dans une langue moderne l'équivalent des vocables antiques ; malgré cela rares sont les passages où le substantif allemand pourrait ajouter ou retrancher au sens du terme latin. Ainsi au § 6, où *harenae destinabar uictima* est rendu par *ich war zum Schlachttier für die Arena ausersehen* : le mot *Schlachttier* évoque un peu plus une boucherie que le mot *uictima* et au § 9 la métonymie de *permissus Mars erat* disparaît dans la traduction *wurde der Kampf eröffnet*. Pour ne pas perdre le dieu Mars il est peut-être préférable de perdre un peu du sens de *permittere*. On pourrait tenter en français «C'était l'heure de Mars». En plus des très nombreuses et très pertinentes notes qui concernent l'établissement du texte, son interprétation et sa traduction, les cent pages (75-175) du riche commentaire sont pleines de références au *Thesaurus linguae Latinae* et de citations d'auteurs latins de Plaute au Pseudo-Quintilien. Par exemple pour justifier l'attribution de l'épithète *generosae aux ferae* (§ 21), G. K. fournit sept précédents : Horace, Virgile, Sénèque etc... (et deux contre-exemples), et il renvoie en plus au topos de l'amour que les bêtes sauvages ont pour leurs petits (5 autres exem-

ples). En lisant le commentaire on a ainsi l'occasion de passer en revue un assez grand nombre de lieux communs de la littérature des *declamationes* et des moralistes romains. On peut aussi apprécier la culture de l'auteur du discours dont le caractère parfois emphatique et sentencieux est à la mesure de l'in vraisemblable série de malheurs qu'est censé avoir subis le fils renié par son père. G. K. offre une bibliographie assez complète des travaux qui portent sur le pseudo-Quintilien et le genre déclamatoire, et des orientations de lecture correspondant aux problèmes moraux et aux réalités sociales évoquées dans le plaidoyer. — Le discours intitulé *Le Gladiateur* n'a été édité qu'une fois avec traduction française, en 1659. Il mérite d'être mieux connu. G. K. en a fait une excellente édition, avec une traduction allemande et un commentaire qui le mettent à la portée d'un large public. Cet ouvrage intéressera non seulement les spécialistes de rhétorique, mais tous ceux qui, littéraires et historiens, sont curieux de mieux connaître l'univers mental des jeunes Romains du III^e siècle après J.-C. et de voir quelle part était faite au réel et à l'imaginaire dans les scénarios romanesques qu'inventaient les déclamateurs.

Étienne AUBRION.

Dirk OBBINK, *Anubio. Carmen astrologicum elegiacum*. Recensuit D. Obb., Munich-Leipzig, Saur, 2006 (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), 20,5 × 14 cm, x-79 p., 4 pl., 58 €, ISBN 3-598-71228-6.

Ce mince volume reprend la publication par l'A. de cinq papyrus d'Oxyrhynchos parus en 1999 dans le volume LXVI des *Oxyrhynchus Papyri*, 4503-4507 (p. 57/66 pour l'introduction et 67/109 pour le texte). Les trois premiers peuvent être attribués avec certitude à Anoubion de Thèbes et à son poème didactique, en distiques élégiaques, — l'un d'eux marquant la fin du livre III ; l'identification est garantie par la version en prose latine de Firmicus Maternus (les deux derniers pourraient être d'un autre poète traitant le même sujet, s'il en a existé). Les latinistes le placeront donc près des trois volumes de la *Mathesis* de Firmicus (éd. de Pierre Monat, C.U.F., 1992/7) et il les dispensera d'avoir recours à l'édition princeps, leur fournira des planches pour les trois premiers papyrus, et leur présentera, sur une colonne latérale en très petits caractères, le texte latin correspondant aux distiques d'Anoubion, comme dans l'édition princeps. L'A. ajoute cinq papyrus déjà connus (de Florence, Berlin et un *P. Oxy* de la fin du XIX^e s.) qu'il republie avec un appareil critique dépassant souvent les données de la Berichtigung Liste. Leur présentation s'effectue, dans le *Conspectus librorum* p. VII, selon les normes «Teubner», bien éloignées des usages des papyrologues (ainsi le papyrus de Florence *P.S.I* 157 est-il cité à «Boll», son éditeur, et non au volume *PSI*) et dans le *Conspectus codicorum* p. IX, selon l'ordre chronologique : on voit de suite la diffusion de ce poème, jusqu'à ce qu'un édit de Constance, interdisant sous peine de mort de s'adonner à l'astrologie, y mette un terme définitif. L'on apprécierait de voir citées les dimensions, au moins de *P. Oxy* 4503 = F4, codex miniature (9,4 par 7,5 cm) d'une main du III^e s. Le format des autres papyrus est plus courant. S'y ajoutent des *testimonia* d'Héphæstion de Thèbes (même *origo* que notre auteur, pour reprendre l'argumentation de l'A. dans sa première édition) et d'auteurs anonymes, fascinés par les résultats de ce que les «foolish Egyptians», pour reprendre le titre d'une récente contribution de J. N. Bremmer à *The Wisdom of Egypt*, Leiden, 2005, prenaient pour une authentique science : s'appuyant sur la théorie des paranatellons et des *monomoiriai* l'astrologue peut prédire à coup sûr la destinée d'un homme ou d'une cité par l'heure de sa naissance, de son mariage ou de sa fondation. Il peut dire s'il mourra déchiré par les fauves, sous les poignards, ou par la chute de sa maison. Il dira le veuvage, le divorce ou l'élévation à la puissance, comme les turpitudes et les crimes. Toutes ces précisions impressionneront le consultant, mais sont tirées d'observations *post eventum* (ainsi Œdipe [p. 27] ou Démosthène [p. 33] voient leur destinée expliquée par les conjonctions des astres le jour de leur naissance ; donc leur destinée pourra se reproduire en

fonction du renouvellement de ces conjonctions). Le poème parcourait ainsi la totalité des possibilités offertes par les relations des astres ; le long fragment de Dorothée de Sidon (T8) «tiré d'Anoubion» montre bien comment cet ensemble d'observations veut tenir compte de toutes les possibilités et est censé montrer toutes les combinaisons : «l'homme, formé selon la nature du monde et à sa ressemblance, se trouve gouverné par un ensemble semblable à la divinité» (Firmicus, t. II, p. 15, trad. Monat). En disposant de cet ouvrage et de Tables astronomiques pour obtenir les dates d'entrée des planètes connues de l'astrologue dans les signes du zodiaque, on peut établir les «cartes du ciel» et en tirer les prédictions à usage des consultants ; et en vers... D'où certainement l'intérêt de «petits formats» pour l'utilisateur qui disposait, en sus, de prédictions versifiées. On pensera aux tablettes de Grand (Vosges) – pour lesquelles on verra l'article de M.-D. Nenna, *De Douch à Grand* dans *Bull. de l'IFAO* 2003, p. 355 sq. et leurs équivalents en Égypte même. Le travail a bénéficié des avis éclairés de P. J. Parsons et R. A. Coles pour ce qui concerne la technique papyrologique et d'Alexander Jones, le récent éditeur des *P. Oxy* 4133/4300 (*Astronomical Papyri from Oxy.*, Philadelphie, 1999) ; c'est ainsi que de nombreuses restitutions des adjectifs qui désignent, sur le mode épique, les planètes dont le nom a du mal à passer dans l'hexamètre, font progresser l'établissement du texte ou éclairent les passages parallèles. Quelques erreurs d'impression sporadiques (*ispis* pour *ipsis* p. 31, *Tla* pour *Δla* p. 4 – à T7) n'entachent pas la qualité de la présentation. À recommander donc à qui s'intéresse aux «rationes, quæ inter astra intercedunt»...

Patrice CAUDERLIER.

Antonino GRILLONE, *Blossi Aem. Draconti Orestis Tragoedia*. Introduzione, testo critico e commento a cura di A. G., Bari, Edipuglia, 2008 (Quaderni di "Invigilata Lucernis", 33), 24 × 17 cm, 222 p., 3 ill., 30,00 €, ISBN 978-88-7228-523-7.

Cette nouvelle édition de l'*Orestis Tragoedia* de Dracontius – en réalité un épyllion d'un millier d'hexamètres – s'inscrit dans le champ de recherches conduites par nos collègues de l'Université de Bari sur l'Antiquité tardive. Le Professeur Antonino Grillone, réputé pour ses travaux consacrés au poète du ^ve siècle, s'y appuie en particulier sur le manuscrit *recentior* A, un *Ambrosianus* du ^{xv}e siècle, témoin tardif, mais considéré fidèle, d'une tradition qui n'est pas liée à B, le *Bernensis Bongarsianus* 45 du ^{ix}e siècle. S'efforçant d'aller au-delà des acquis de l'édition proposée aux Belles Lettres par J. Bouquet (Paris, 1995), A. G. tire profit tantôt de corrections personnelles, tantôt de variantes extraites de *codices* récents, d'amendements textuels d'éditeurs antiques ou encore de conjectures de Vollmer écartées par ses prédécesseurs. — La préface (p. 9-47) présente Dracontius, poète et avocat, le découpage de la *Tragédie d'Oreste*, sa structure et son contenu (mythe, expertise juridique, itinéraire spirituel du poète), la tradition manuscrite, les améliorations apportées au texte par la critique des ^{xix}e et ^{xx}e siècles. Elle replace également dans le contexte général des études de A. G. la présente édition, qui constitue un aboutissement de ses recherches entamées entre 1984 et 1987 et poursuivies entre 1999 et 2006. Un *conspectus siglorum* (p. 50) fournit une transition vers le texte latin (p. 51-95), accompagné d'un copieux apparat critique. Le «commento critico-esegetico» (p. 101-161) qui y fait suite combine – comme son nom l'indique – observations critiques relatives à l'établissement du texte et remarques exégétiques destinées à clarifier le propos de l'auteur. Un *instrumentum* très fourni et bien conçu complète le volume : une bibliographie (p. 165-170), une *tabula discrepantium* entre les éditions Vollmer, Bouquet et Grillone (p. 171-178), un *index criticus* (p. 181-189), un *index notabilium* (p. 191-198), deux *indices fontium* (p. 199-207), une table de *loci similes in Draconti operibus* (p. 209-211), une liste de *personae et loca* (p. 213-214), un «indice degli autori antichi» (p. 215) et un autre «degli autori moderni» (p. 217-219). Ne manque qu'une traduction italienne, qui aurait pu contribuer à jeter un dernier éclairage sur la compréhension des passages les

plus délicats. — En tout cas, nul n'était mieux à même que A. G. de nous livrer une édition aussi riche et aboutie de l'*Orestis Tragoedia* : sa fréquentation assidue de l'auteur et de l'œuvre anime chaque page et fonde chacun de ses choix éditoriaux. Celui qui peut se targuer d'être aujourd'hui l'un des plus fins connaisseurs de Dracontius aura réussi, avec ce livre, à convaincre le lecteur que, si c'est à juste titre qu'on range l'écrivain au rayon de la littérature mineure, il n'en demeure pas moins un poète soigneux et accompli sur le plan formel, capable de croiser le fer avec les auteurs classiques dont il est imprégné : Virgile, Ovide, Lucain ou Stace.

Pierre-Jacques DEHON.

Rosanna MAZZACANE et Elisa MAGIONCALDA, *Pietro Martire d'Anghiera. De Orbe Novo Decades I-VIII*. Parte Prima (I-IV). Parte Seconda. A cura di R. M. ed El. M., Gênes, Università di Genova. D.A.R.FI.CL.ET. "F. Della Corte", 2005 (Pubblicazioni del D.A.R.FI.CL.ET. Francesco Della Corte. N. S., 217), 22 × 16,5 cm, 1033 p.

Rosanna Mazzacane et Elisa Magioncalda ont réalisé un tour de force en offrant au public l'intégralité des *Decades du Nouveau Monde* de l'humaniste italien Pierre Martyr d'Anghiera. Cette œuvre gigantesque, constituée de huit séries de dix lettres écrites en latin, a été rédigée entre 1493 et 1526, date de la mort du chroniqueur, et couvre l'ensemble de la découverte du Nouveau Monde et du Pacifique. L'ouvrage de Rosanna Mazzacane et Elisa Magioncalda, publié en 2005 à Gênes, est constitué de deux gros volumes de 550 pages environ chacun, à la présentation soignée et élégante. Il s'ouvre sur une introduction assez brève d'une dizaine de pages dans laquelle R. M. présente la vie de Pierre Martyr et ses liens avec les humanistes, notamment Antonio de Nebrija, puis on trouve un résumé décade par décade, et, pour terminer, quelques remarques sur le latin «pittoresque» de l'auteur. Viennent ensuite les huit décades, avec le texte latin et la traduction italienne, précédées de quelques pages d'explications sur les choix d'édition et de traduction. E. M. s'est chargée des Décades I à IV, R. M. des Décades V à VIII. Pour l'établissement du texte, elles ont recouru non seulement aux principales éditions, notamment H (Hispalis 1511, uniquement pour la première Décade), C1 (Alcala 1516), C2 (Alcala 1530) et Ba (Bâle 1521, pour la quatrième), mais aussi aux éditions de Paris 1532 et Paris 1587 et à celle de Bâle 1533, ne laissant de côté que les éditions qui furent de simples réimpressions, ce qui donne un apparat riche et complet, notamment pour la première décade, à l'histoire plus complexe que les autres. Les choix de normalisation concernant les variantes graphiques et orthographiques sont clairement exposés et tout à fait justifiés : concernant les patronymes et toponymes indigènes, par exemple, les lettres de Martyr présentent une orthographe sans cesse variable qu'il serait inutile, voire troublant pour le lecteur, de conserver ; les éditrices ont poussé le soin jusqu'à ne pas se contenter d'une normalisation selon les critères classiques et ont recouru au dictionnaire de Nebrija pour donner une idée plus juste de ce que pouvait être la langue de Martyr. Une liste très complète figurant p. 25 permet de constater quels termes ont été normalisés. Le texte, comme la traduction qui lui fait face, est présenté selon un double système de paragraphes et de numéros qui facilitent la lecture. La traduction, comme les éditrices l'annoncent p. 27, suit de très près le texte de Pierre Martyr, ce qui n'est pas toujours facile compte tenu de la syntaxe particulière, souvent plus vernaculaire que latine, de l'auteur. Les noms géographiques sont traduits comme il convient par leur équivalent espagnol, les termes techniques, pour lesquels Martyr utilise par défaut les mots latins (*praetor*, *praefectus marinus*) sont traités au cas par cas : le terme *Adelantado*, qui est le titre officiel à Hispaniola de Bartolomé Colomb, est conservé, tandis que *praefectus marinus* devient *ammiraglio*. Fidèle et le plus souvent élégante, cette traduction est très agréable à lire, et l'ampleur comme la difficulté du travail méritent considération. La présence d'une bibliographie très complète et actualisée et de plusieurs *indices* (termes indigènes, noms propres et toponymes) viennent heureusement compléter ce vaste ouvrage et faciliter les recherches

du lecteur. — On regrettera cependant deux choses : tout d'abord l'absence d'analyse d'ensemble ainsi que le caractère extrêmement succinct du commentaire qui se réduit à des notes. Cinq à sept brèves notes par lettres, ce qui est la moyenne observée par les éditrices, ne peuvent suffire pour éclairer cette œuvre foisonnante et en expliciter ne serait-ce que les points techniques ; il est donc a fortiori parfois impossible de saisir la complexité des situations décrites et des enjeux très complexes de la conquête, et l'on regrette, entre autres choses, que l'évolution du point de vue de Martyr ne soit jamais soulignée. Ensuite quelques cartes géographiques eussent été bienvenues pour aider le lecteur à suivre les expéditions rapportées, tant parce que les toponymes utilisés sont le plus souvent totalement inconnus que parce que Martyr lui-même, travaillant de seconde main, n'a pas toujours une idée exacte des itinéraires qu'il décrit. Ce sera cependant notre seule réserve, et l'on doit savoir gré à R. M. et E. M. d'avoir mis à la portée de tous ceux qui s'intéressent aux récits de voyage et aux premiers temps de la conquête du Nouveau Monde une œuvre aussi importante que celle de Pierre Martyr d'Anghiera. Brigitte GAUVIN.

Juan Francisco DOMÍNGUEZ DOMÍNGUEZ, *Pedro de Valencia. Obras completas III. Académica*. Estudio preliminar por Juan Luis SUÁREZ. Edición crítica, traducción e índices por J. Fr. D. D. con la colaboración de Jesus Maria NIETO IBAÑEZ, León, Universidad de León, 2006 (*Humanistas españoles*, 33), 25 × 18 cm, 501 p., 20 fig., 1 front., ISBN 84-7719-433-5.

Con questo volume prosegue la pubblicazione delle *Obras completas* di Pedro de Valencia, il trentatreesimo della benemerita collezione degli umanisti spagnoli. Gli *Academica* sono l'unica opera pubblicata in vita dall'autore nel 1596 quando aveva quarantun anni. Pedro de Valencia, che fu un eccellente grecista, fondò i suoi *Academica* sulla consultazione diretta delle fonti originali, principalmente gli scritti ciceroniani e Diogene Laerzio. Tra esse, infatti, sfortunatamente non può rientrare Sesto Empirico il cui testo era noto ancora solo attraverso la tradizione latina. Successivamente quest'opera, in cui l'Autore dimostra una conoscenza di prim'ordine della filosofia ellenistica, sembra essere caduta nel dimenticatoio sino a una sua lenta riscoperta per merito, in primo luogo, di studiosi stranieri nel corso del XVIII secolo. Questo volume scaturisce essenzialmente dal rigore e della perizia filologica di Juan Francisco Domínguez Domínguez cui si devono, oltre all'edizione del testo di Pedro, preceduta da una breve storia critica della trasmissione del testo stesso, delle preziose note esplicative. Il libro è arricchito da un notevole saggio introduttivo di Juan Luis Suárez che fornisce un quadro articolato della fortuna dello scetticismo nel Rinascimento europeo alla luce della considerazione del clima culturale e religioso del periodo, rispetto al quale all'opera di Pedro va riconosciuta una posizione e un significato del tutto particolare. Si ha ragione di ritenere che questo volume costituirà un'opera di riferimento fondamentale, anche grazie a degli indici particolarmente accurati, per gli studiosi della filosofia ellenistica nella Spagna del XVI secolo.

Arnaldo MARCONE.

Christophe HUGONOT, Frédéric HURLET et Silvia MILANEZI, *Le statut de l'acteur dans l'Antiquité grecque et romaine*. Actes du colloque qui s'est tenu à Tours les 3 et 4 mai 2002, coordonnés par Chr. H., Fr. H. et S. M., Tours, Presses Universitaires François-Rabelais. Maison des Sciences de l'Homme «Villes et territoires», 2004 (*Perspectives historiques*, 9), 23 × 15,5 cm, 368 p., 16 fig., 44 €, ISBN 2-86906-185-4.

L'ouvrage édité par C. Hugonot, F. Hurlet et S. Milanezi s'inscrit dans la série des publications de qualité produites ces dernières années sur le thème fascinant et complexe des acteurs antiques. L'exercice de leur métier, leurs spécialisations, leur statut social et professionnel, leur rôle et leur influence dans la société gréco-romaine : toutes ces questions ont fait l'objet de recherches récentes qui, dans la voie ouverte par Louis Robert, ont

renouvelé notre savoir et nos modes d'appréhension du domaine. Ce colloque de mai 2002 fait suite, entre autres, aux travaux de H. Leppin, *Histrionen* (Bonn, 1992), B. Le Guen, *Les associations de technites dionysiaques à l'époque hellénistique* (Nancy, 2001), P. Easterling & E. Hall, *Greek and Roman Actors* (Cambridge, 2002). Une excellente introduction des trois éditeurs pose, avec érudition et clarté, les grandes questions et fait la synthèse du colloque. Aux bibliographies spécifiques présentées systématiquement en fin d'article, les éditeurs ont eu l'idée judicieuse d'ajouter, toujours en introduction, une bibliographie chronologique qui donne immédiatement un aperçu historiographique de la question. Les articles sont regroupés en quatre grands domaines : la naissance du monde professionnel des acteurs (partie exclusivement consacrée à la Grèce classique et hellénistique), l'identification de l'acteur (méthodologie, terminologie, typologie), la place de l'acteur dans la cité (les données juridiques sont analysées jusqu'au IV^e siècle ap. J.-C.) et les relations entre acteurs et pouvoir (empereurs et aristocratie). Beaucoup de questions surgissent du dépassement des problématiques traditionnelles et des préjugés tenaces sur les conditions d'exercice d'une profession qui réserve encore bien des surprises. L'intention du colloque n'était pas de proposer un bilan des recherches ou une mise au point sur les grandes questions. Chaque intervenant propose, au contraire, une approche nouvelle, parfois inattendue : au IV^e s. av. J.-C., le théâtre était largement répandu hors d'Athènes et les acteurs disposaient de moyens de vie confortables : la vision athénocentriste du théâtre grec est à revoir ; des acteurs virtuoses ont fortement influé sur l'iconographie grecque et romaine ; les *acroamata* et amuseurs divers à l'époque classique jouèrent un rôle plus important que nous ne l'imaginons ; l'épigraphie ne dit pas toujours vrai et les artistes donnent, par le biais des inscriptions, une image arrangée de leur carrière ; les *technites* dionysiaques n'exerçaient sans doute pas exclusivement dans le cadre de leur association mais pouvaient exercer aussi de façon plus indépendante ; il est possible de reconnaître des *cinaedi* à travers certaines représentations figurées d'artistes à l'allure indécente maniant des bâtons et s'exhibant dans des banquets ; Néron n'a pas dansé de pantomimes. La plupart des contributions mettent l'accent sur la diversité des pratiques artistiques, sur le foisonnement de ce milieu et la multiplicité des contacts entre les diverses parties du monde antique. L'originalité et la spécificité de chaque article ne nuisent en rien à l'harmonie d'ensemble. Des problématiques communes parcourent l'ensemble de l'ouvrage : les salaires d'abord, dont l'importance, dans le travail sur les acteurs, reste parfois sous-estimée (W. Slater, S. Milanezi, E. Csapo, J.-C. Dumont) ; les lieux d'exercice et la circulation des artistes (E. Csapo ; W. Slater ; B. Le Guen ; P. Dunbabin) ; l'infamie, qui soulève des problèmes juridiques complexes et doit être envisagée en fonction d'une évolution vers un durcissement des conditions d'exercice à partir du IV^e s. ap. J.-C. (J.-C. Dumont ; C. Hugoniot) ; la participation d'hommes libres aux spectacles à Rome : qui montait sur scène, dans quel cadre ou quelle catégorie de spectacles ? (D. Lanza ; C. Hugoniot ; P. Arnaud) ; les conversions d'acteurs et leur refus, à époque tardive, de monter sur scène (E. Soler). Sur tous ces points, les chercheurs trouveront dans cet ouvrage des argumentaires novateurs et solides et quelques vraies avancées scientifiques qui pourront susciter le doute et la contradiction mais ne laisseront en aucun cas le lecteur indifférent.

Marie-Hélène GARELLI.

Renato REGGIANI, *Varia Latina (Satyrica - Epica - Tragica - Historica) (Dodici contributi)*, Amsterdam, A.M. Hakkert, 2005 (Supplementi di Lexis, 28), 25 × 17,5 cm, vi-361 p., ISBN 90-256-1198-2.

Douze contributions illustrent des domaines différents de la littérature latine : elles sont issues de travaux récents, notamment de thèses soutenues par des étudiants, mais elles constituent aussi le prolongement de recherches antérieures. Si la latinité constitue la « colonne vertébrale » de ce riche recueil, on ne manque pas d'aborder quelques autres

domaines linguistiques, comme l'indique le premier titre : *Breve storia della teoria del 'satirico' dalla satira inglese a quella latina* (p. 3-52). Il s'agit d'un ample panorama dans lequel voisinent Horace et Ausone, Pline et Juvénal. L'apport de ce dernier est bien présenté comme définitif – pour autant qu'il y ait quoi que ce soit de définitif dans nos études – mais, bien sûr, Horace (p. 17 sq.) bénéficie lui aussi d'une attention particulière ; la confrontation de diverses analyses modernes est très intéressante. La 1^{ère} satire de Juvénal est en outre l'objet de deux autres études (p. 53-65 et 67-76). La poésie épique est abordée par le biais de Virgile (une note à *Én.* IV, 18, p. 79-82) et de Lucain : deux études, *Un eroe che non c'è e le sue donne*, p. 83-113, et *Una madre che non elargisce sorrisi e, tanto meno, ne riceve dal suo neonato*, p. 114-126. Un mot à propos de cette dernière : le rire virgilien de la IV^e *buc.* bénéficie d'une analyse détaillée. La section tragique offre cinq contributions centrées sur Sénèque. À nouveau, soulignons l'ampleur de la recherche : dans *Un'alternanza di 'sacerdoti' e 'vittime' all'interno dello stesso genus* (p. 225-240), nous rencontrons bien sûr les sources grecques, mais aussi (p. 228 par ex.) Accius et Lucrèce. La dernière section, *Historica* (p. 243-345), est la plus développée. Je retiens particulièrement *Uno stratagemma di Cicerone (a proposito della cosiddetta prima congiura di Catilina)* (p. 243-268), plaidoyer bien argumenté en défaveur de Salluste : l'historien ami de César aurait orienté son récit pour accuser davantage Catilina. Cicéron, lu avec acribie, fournit les preuves en ce sens : quel paradoxe *a posteriori* ! Un mot encore, à propos de *cronologia ed attribuzione dello scritto* consultations Zacchaei et Apollonii. *Note per un riesame* (p. 307-345) : nous abordons ici la rhétorique et l'époque tardive, l'interprétation de *consultatio* par Cicéron, mais aussi saint Jérôme et saint Augustin (p. 309), la littérature chrétienne et une hypothèse formulée par Pierre Courcelle. D'utiles index, *nominum* (p. 347-351) et *locorum* (p. 353-359), terminent ce riche volume.

POI TORDEUR.

Ingo GILDENHARD, *Paideia Romana. Cicero's Tusculan Disputations*, Cambridge, Cambridge Philological Society, 2007 (Cambridge Classical Journal. Proceedings of the Cambridge Philological Society, Supplementary Volume, 30), 21,5 × 16 cm, 326 p., ISBN 978-0-906014-29-5.

Le discrédit parfois jeté sur les *Tusc.* vient d'une méconnaissance de son aspect proprement pédagogique, au service d'un message adressé aux contemporains, au moment où César confisque totalement le pouvoir (été-automne 45). Ce n'est donc pas un traité romain de philosophie grecque. Occupant une place à part, les *Tusc.* sont une conférence (*disputatio, schola, senilis declamatio, sermo*) et non un dialogue, même s'il y a un interlocuteur, qui est un peu l'avocat du diable et reste anonyme. La méthode de Cicéron est inhabituelle mais cohérente, et de nombreux échos de la vie, de la pensée et des autres œuvres philosophiques de Cicéron peuvent être recueillis (chap. 1). Les préfaces de chacun des cinq livres, victimes d'une «hermeneutic abstinence» (p. 91), mais riches de contenu, sont analysées en détail (chap. 2). La discussion est parfois pointue ; un seul exemple : *maxime* (I 1) porte sur *rettuli*, par symétrie syntaxique avec *aut omnino... parte* (p. 95). Le chap. 3 traite l'aspect proprement didactique, vilipendé ou négligé aujourd'hui. L'interlocuteur, lui, était ravi. Le parcours des cinq livres souligne la valeur de la méthode cicéronienne, dont la finalité est un appel à résister à la tyrannie. – L'A. explique bien, mais trop longuement, le caractère essentiellement didactique qui fait la cohérence et l'intérêt des *Tusc.*, au profit d'un credo politique adressé à l'oligarchie traditionnelle de Rome et qui reste à explorer.

Bernard STENUIT.

Pierre GROS, *Vitruve et la tradition des traités d'architecture. Fabrica et ratiocinatio. Recueil d'études*, Rome, École française de Rome, 2006 (Collection de l'École française de Rome, 366), 28 × 22,5 cm, iv-491 p., fig., ISBN 2-7283-0665-6.

Deux inédits. L'*ornamentum*, marginalisé dès la Renaissance (L. B. Alberti) jusqu'au préemptoire «L'ornement est un délit» (A. Loos 1908) ; mais est-il étranger à la structure d'un monument ? Non, objectait Vitruve, pourtant opposé à certains débordements hellénistiques ; il faut cerner le rapport entre les ordres et leur ornementation. *Ornamentum* (étymologiquement apparenté à *ordo, ordinare*, cf. *κόσμος*) désigne l'entablement dont la décoration calque la structure (les denticules sont la pétrification des chevrons, etc.) ; cette dernière évolue (du bois à la pierre)... Le second inédit maintient la leçon *uoluptatem* (*uoluntatem* corr.) de tous les mss de Vitruve II 6, 5, désignant le plaisir esthétique et non (distinction dont Vit. n'a cure) l'hédonisme, contraire à la *dignitas*. Les 25 autres études sont classées dans l'ordre chronologique (1973 à 2003), dont nous proposons ici un déroulement méthodologique. On retrouvera la contribution bibliographique d'ANRW (1982) et l'introduction à l'édition de Vitruve parue à Turin en 1997. La finalité du *De Architectura* est cernée : ni traité scientifique (*ratiocinatio*) ni manuel pratique (*fabrica*), mais les principes d'architecture, applicables à tous les cas de figure, qu'un maître d'œuvre doit connaître : on songe aux magistrats (voir I 1, 1-2). Ensuite, les relations numériques, cette fameuse commensurabilité (*symmetria, commodulatio*) réglant les relations proportionnelles du module de base, que la tradition ms. déforme parfois ou qui se heurte à des difficultés soit d'application à très grande échelle soit de compréhension de la portée des chiffres donnés par Vitruve ; elle connaît des exceptions que révèle la comparaison des schémas régulateurs des théâtres romain et grec ; la *symmetria* se voit mise en relation avec l'*homo bene figuratus* inscrit dans deux figures simples (d'où L'homme parfait, de Léonard de Vinci, conservé à l'Accademia de Venise). Vit. a toujours en tête la rhétorique des ordres, dans le sens du rapport harmonieux de l'ensemble et des différentes parties, non sans coloration politique : manifestation du pouvoir impérial (augustéen), moins dans une continuité monumentale que dans l'aspect imposant (*aucltoritas*) d'une façade, jusqu'à l'*asperitas* qui est mise en relief, animation obtenue par un décor plastique aux dépens de la structure. Autres points : la restitution graphique du *De Arch.*, la basilique, son rapport avec le *chalcidicum* (portique), les axes visuels justifiant les distorsions d'un plan, le chapiteau corinthien et ses proportions, une date haute pour l'implantation du dorique en Asie Mineure, le sens d'*opus signinum* (mortier imperméable et non béton). Mais, au fil des études, est soulignée l'influence sur Vit. de la tradition hellénistique (en ajoutant Hermodoros, qui élucide des passages des l. III et IV), i. e. la constitution, dès le milieu du II^e s. ACN, d'un style hellénistique occidental où imitation, critique, renouvellement, mais aussi maladresses apparaissent dans l'analyse de différents monuments. Alliant archéologie et philologie, ce recueil est un accès commode à des études spécialisées et, en même temps, mais selon un parcours différent, une initiation claire à l'étonnant Vitruve.

Bernard STENUIT.

Carmelo SALEMME, *Marziale e la poetica delle cose*, Naples, Loffredo, 2005 (Studi latini, 58), 21 × 15 cm, 109 p., 13,00 €, ISBN 88-7564-102-1

Trente ans après l'excellent *Marziale e la «poetica» degli oggetti* (Naples, 1976), C. Salemme publie cet opuscule au titre volontairement proche. Il y étudie la présence et l'influence des «choses» dans la poétique de Martial. On peut en retenir deux aspects : d'abord l'importance des premiers écrits martialiens, *Xenia* et *Apophoreta*, réhabilités depuis les années 90 (voir les travaux de T. J. Leary ou de F. Grewing), puis leur influence sur le «vrai» Martial, celui des douze livres d'épigrammes numérotés par le poète lui-même, et dont les premiers écrits étaient exclus. Malgré cette sorte de désaveu de l'auteur sur ces deux livres consacrés uniquement à décrire des objets offerts en présents, C. Salemme montre pourtant leur influence dans la technique et la phraséologie du Martial postérieur. Les études sur la formation et l'évolution de Martial (encore trop souvent considéré comme un tout malgré ses vingt années d'activité) sont assez rares pour

être saluées. L'attention aux objets de la vie quotidienne et aux détails concrets, qui est en effet une des caractéristiques de l'auteur, se constitue ainsi en méthode satirique (pensons à Juvénal, dans un autre genre). Martial est donc vu de l'intérieur à travers des récurrences de lexique et de motifs. On aborde alors la fameuse question du «réalisme» du poète (voir la bonne analyse reléguée dans la note 10, p. 52). C. Salemmé nous livre ainsi des remarques très pertinentes et bien senties sur le grand épigrammatiste (par ex. p. 44, 55, 77, 84, 94). Cependant, sa méthode montre vite ses limites en s'appuyant quasi exclusivement sur une accumulation d'exemples (qui prouve une parfaite maîtrise de l'œuvre du poète, mais souligne trop l'absence d'un index des lieux cités). Finalement, on peut s'interroger sur le format retenu : cette étude avait davantage la dimension et les ambitions d'un long – et bon – article plutôt que d'un véritable ouvrage. Daniel VALLAT.

Gérard NAUROY, *Lire et éditer aujourd'hui Ambroise de Milan. Actes du colloque de l'Université de Metz (20-21 mai 2005)*, Bern - Berlin - Bruxelles - Francfort-s. Main - New-York - Oxford - Vienne, P. Lang, 2007 (Recherches en littérature et spiritualité, 13), 21 × 15 cm, x-221 p., 44,00 €, ISBN 978-3-03911-312-5.

On trouvera dans ce volume les Actes d'un Colloque qui se révélera certainement très fécond : il a servi, par la présentation d'exemples commentés, à proposer et à établir un certain nombre de règles à l'usage de tous ceux qui, dorénavant, se chargeront de publier une des œuvres d'Ambroise de Milan. L'ensemble s'ouvre sur une réflexion générale proposée par H. Savon sur la difficulté qu'il y a à lire et à faire lire les Pères de l'Église aujourd'hui ; comme dans tout le recueil, la réflexion est illustrée par un cas concret. Cette communication liminaire s'intitule : *Le De interpellatione Iob et David dans la collection "Sources chrétiennes" : problèmes et perspectives*. Viennent ensuite trois dossiers concernant l'établissement du texte : M. Zelzer : *Quelques remarques sur la tradition des œuvres d'Ambroise et sur leurs titres originaux* ; G. Nauroy : *Vers un nouveau texte critique du De Iacob et uita beata d'Ambroise de Milan* ; L. El Horr : *La tradition du De bono mortis de saint Ambroise*. Les deux contributions suivantes proposent exemples et principes pour expliquer Ambroise : A. Bastitt, *La retractatio de l'exégèse origénienne de Mt 16,13-19 dans l'Exposition sur Luc d'Ambroise de Milan* ; du regretté Y.-M. Duval, ensuite : *Commenter Ambroise : principes et application* (Obit. Theod. 1-8 et 17-19). Viennent alors trois communications sur les problèmes spécifiques de l'édition d'Ambroise, réflexions sur des expériences récentes ou en cours : C. Pasini, *L'édition bilingue de saint Ambroise éditée par la Biblioteca Ambrosiana et Città Nuova Editrice - Mérite et limites d'une entreprise récente* ; M. Poirier, *L'expérience d'une collaboration internationale pour "Sources chrétiennes". L'édition du De Cain et Abel* ; P. Mattei, *La coordination de l'édition des œuvres dogmatiques d'Ambroise* (De fide, De spiritu sancto, De dominicae incarnationis sacramento) ; *problèmes spécifiques*. L'ouvrage s'achève sur un exposé très pratique de L. Mellerin, qui présente les nombreuses possibilités de travail offertes par le site Internet des "Sources chrétiennes." Les chercheurs ont travaillé dans une perspective commune, ce qui n'est pas le cas dans tous les colloques, et ils ont le grand mérite d'accompagner d'exemples leurs d'excellentes leçons de méthode : l'ensemble constituera dès lors une référence incontournable pour les futurs éditeurs d'Ambroise, et apportera de très utiles renseignements à tous ceux qui entreprendront l'édition d'un texte patristique.

Pierre MONAT.

Serge LANCEL, *Saint Augustin. La Numidie et la société de son temps. Actes du Colloque SEMPAM-Ausonius. Bordeaux, 10-11 octobre 2003*. Textes réunis par S. L. avec la collaboration de Stéphanie GUÉDON et Louis MAURIN, Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2005 (Scripta antiqua, 14), 23 × 16,5 cm, 182 p., fig., cartes, 25,00 €, ISBN 2-910023-66-4.

La Société d'étude du Maghreb préhistorique, antique et médiéval, que présidait Serge Lancel, avait organisé ce colloque, en collaboration avec Ausonius. La maladie a emporté notre ami au début d'octobre 2005, l'achevé d'imprimer du volume est daté de novembre. Présenter les actes de cette importante manifestation, à la publication desquels S. Lancel a travaillé jusqu'au dernier moment, est l'occasion d'honorer la mémoire de ce grand savant. — Dans sa conférence liminaire, S. Lancel, auteur d'une érudite et sensible biographie d'Augustin (Paris, 1999), met en évidence quatre moments clés de son cheminement humain et spirituel (p. 11-28, 3 fig.). Par ailleurs, il décrypte l'évolution de la vision qu'Augustin se fait des femmes, ses compagnes, sa mère, l'image de la femme dans la Bible, les religieuses, ses correspondantes (p. 45-54). — Trois contributions s'attachent à l'exégèse de passages de l'œuvre : Anne-Isabelle Bouton-Touboulic traite de l'interprétation des sacrements telle qu'elle se dessine dans la *Lettre 55* (p. 115-129) ; Anne Fraïsse rapproche le livre XXII, 8, de la *Cité de Dieu*, où se trouve défini le miracle chrétien, des récits du *De miraculis sancti Stephani*, autour des reliques du saint, déposées dans la cathédrale d'Uzalis (p. 131-129) ; Patrice Cambronne analyse la composition en miroirs emboîtés des livres II et VIII des *Confessions*, «théologie de la Tentation» le premier, «théologie de la Grâce» le second (p. 145-152). — Les autres travaux touchent à l'histoire et à l'archéologie. Claude Lepelley met en lumière la façon dont Augustin appréhende une Afrique romanisée et christianisée à l'Est, avec Carthage, la Proconsulaire, la Numidie, et les Maurétanies à l'Ouest, proches du *barbaricum* demeuré païen. Ses descriptions mêlent des données de seconde main à des réflexions polémiques et à des expressions rhétoriques. Il n'en demeure pas moins que l'on y glane bien des informations sur les *Afri barbari*, les habitants des terres extérieures aux limites de l'Empire (p. 29-43). Plusieurs localités du diocèse d'Hippone ont été visitées par Augustin : Sabah Ferdi en fait le tour, rappelant aussi les textes qui les mentionnent (p. 109-113). Les contributions de Jean-Pierre Caillet (p. 55-66, 4 fig.) et d'Anne Michel (p. 67-108, 29 fig.) se liront de conserve : l'une traite de la localisation de monuments et d'églises chrétiennes à Timgad, à Djemila, à Announa et à Madaure, l'autre décrit les éléments d'architecture liés au culte des saints et des martyrs dans 20 églises du temps d'Augustin. Enfin, en Numidie toujours, et pour la même période, la sculpture profane et religieuse est caractérisée par François Baratte (p. 153-171, 19 fig. ; au dernier moment, l'image du sarcophage de Dellys a été ajoutée et celle des consoles de Morsott supprimée ; on adaptera en conséquence les renvois p. 157 et 160).

Jacques DEBERGH.

Giovanni FORNI, *Le tribù romane. IV. Scripta minora*. A cura di Giovanna Maria FORNI, Rome, G. Bretschneider, 2006 (Historica, 6), 25,5 × 18 cm, viii-659 p., fig., 18 pl., 230,00 €, ISBN 88-7689-227-3.

Grâce au dévouement de Giovanna Maria Forni, ce livre rassemble trente-neuf articles et un long compte rendu du grand spécialiste des tribus romaines, le regretté G. Forni, paru entre 1956 et 1990 dans des revues, des actes de colloques ou des volumes de mélanges qui ne sont pas toujours faciles à trouver dans les bibliothèques francophones. Ils sont classés dans l'ordre chronologique. Ce livre traite surtout des tribus romaines, mais aussi de nombreux autres aspects de l'épigraphie (relecture d'inscriptions ...). La diversité des thèmes traités interdit d'envisager une recension synthétique. Il m'a donc paru plus utile de donner la liste des articles du savant épigraphiste, en indiquant entre parenthèses la date initiale de sa publication. Chaque lecteur pourra ainsi trouver son miel dans les articles très érudits du savant italien : *Tribù romane in Pannonia*, p. 1-5 (1956), *Die römischen tribus in Pannonien*, p. 7-21 (1956) ; *Intorno alla bilingue etrusco-latina di Pisaro*, p. 25-28 (1959) ; *Dacia romana tributim discripta*, p. 29-41 (1960) ; *Le tribù romane nelle bilingui etrusco-latine e greco-latine*, p. 43-55 (1961) ; *Dalla tribù di formazione spontanea alla tribù di stato*, p. 57-69 (1963-1964) ; «*Doppia tribù*» di cittadini

e cambiamenti di tribù romane, p. 71-85 (1966) ; *Tribù romane e problemi connessi dal biondo flavio al Mommsen*, p. 87-151 (1969) ; *Varvariana*, p. 153-158 (1970) ; *Epigrafe funeraria da Urbino*, p. 159-160 (1974) ; *Menzioni di tribù romane in contesti poetici*, p. 161-167 (1976) ; *La tribù Papiria di Augusta Emerita*, p. 169-184 (1976) ; *Il ruolo della menzione della tribù nell'onomastica romana*, p. 185-229 (1977) ; *L'indicazione della tribù fra i nomi del cittadino romano. Osservazioni morfologiche*, p. 231-235 (1977) ; *Le tribù romane nelle province balcaniche*, p. 237-265 (1978) ; *La più recente menzione di tribù romana*, p. 267-271 (1979) ; *Epigrafi romane in scanno*, p. 273-278 (1979) ; *Intorno alla'Achaia tributim discripta*, p. 279-285 (1980) ; *Sicila romana tributim discripta*, p. 287-299 (1980) ; *Achaia tributim discripta*, p. 301-314 (1981) ; *Due epigrafi romane di Assisi : lettura e proposte d'integrazione*, p. 315-319 (1981) ; *Anti(ochia) o Anti(no) nell'epigrafe carnuntina CIL III 14358/20 ?*, p. 321-324 (1981) ; *Epigraphica I*, p. 325-333 (1982) ; *Intorno al consilium di L. Cornelio Lentula, console nel 49 A. C. (Ios., Ant. Iud., 14, 229 E 238)*, p. 335-344 (1982) ; *Revisione di epigrafi da Apulum (Dacia)*, p. 345-348 (1982) ; *Tribù romane in epigrafi. Proposte di letture e di integrazioni*, p. 349-355 (1982) ; (en collaboration avec E. Biagetti), *Stele funeraria iscritta e autonomia municipale di Forum Flamini*, p. 357-361 (1982) ; *Umbri antichi iscritti in tribù romane*, p. 363-415 (1982) ; *La dedica sacra a Giove Dolicheno da Lambaesis (CIL VIII 2625 cf. 18098)*, p. 417-420 (1983) ; *Epigrafe di un centurione di legione in Sulmona*, p. 421-423 (1983) ; *Epigraphica II*, p. 425-437 (1983) ; *Tribù e pseudo-tribù romane in epigrafi*, p. 439-449 (1984) ; *Tribù romane in papiri e tavolette cerate*, p. 451-463 (1984) ; *Claudia. Tribù e gente*, p. 465-466 (1984) ; *Recensione a R. Wiegels, Die Tribusinschriften des römischen Hispanien. Ein Katalog (Berlin, 1985)*, p. 467-484 (1987) ; *Epigraphica III*, p. 485-509 (1988) ; *La tribù Velina degli Aquileiesi*, p. 511-538 (1989) ; *Le tribù romane*, p. 539-551 (1989) ; *I confini tra le aree occupate da Marsi da Peligni e da Atinati nell'Italia Apenninica antica*, p. 553-558 (1990). — D'abondants indices analytiques (p. 561-659) facilitent la consultation d'un ouvrage qui pourra rendre de nombreux services aux épigraphistes et aux historiens de l'Antiquité.

Bernard RÉMY.

Nicola CRINITI, "*Veleiates*". *Uomini, luoghi e memoriae dell'Appennino piacentino-parmense*. A cura di N. Cr., Parme, Monte Università Parma, 2007 (Humanitas e Scientia), 21 × 15 cm, 338 p., fig., cartes, 16,00 €, ISBN 978-88-7847-152-8.

Grâce aux efforts infatigables de N. Criniti et de son équipe, la table alimentaire de Veleia est en passe de devenir une des inscriptions latines les plus étudiées et analysées et le municipe – somme toute assez modeste – de Veleia un des municipes romains les mieux connus de l'Italie. Ce nouvel ouvrage met à la disposition des intéressés un outil qui rendra de grands services. Les deux tiers du volume (p. 67-257) sont occupés par un onomasticon prosopographique et toponymique rédigé par C. Scopelleti, qui contient les noms des personnes et lieux mentionnés dans les sources provenant de ou se rapportant à Veleia. Chaque notice rassemble tout ce qu'on sait sur la personne ou le lieu ainsi qu'un renvoi aux sources les concernant. Cette onomastique proprement dite est complétée par un index de noms modernes avec renvoi aux entrées de l'onomasticon. — L'onomasticon est précédé par une contribution, due à N. Criniti, intitulée «*I Veleiates*» *quadro socio-economico e territoriale* (p. 11-46) qui reproduit avec quelques légères adaptations un texte déjà publié dans les *Studii L. Labruna*. Cet exposé constitue un excellent aperçu de tout ce qu'on sait sur Veleia. Il est complété par deux appendices, le premier (par L. Lanza) consacré aux voies d'accès (p. 47-53), le deuxième donnant un aperçu des sources et témoignages antiques concernant Veleia (p. 54-62). Une bibliographie exhaustive sur Veleia (p. 259-335) clôturera ce volume incontournable pour quiconque s'occupe de Veleia ou des *alimenta*.

Robert DUTHOY.

James CLACKSON and Geoffrey HORROCKS, *The Blackwell History of the Latin Language*, Oxford - Malden (MA), Blackwell, 2007, 24 × 16 cm, VIII-324 p., 2 cartes, 50 £, ISBN 978-1-405-16209-8.

Ce livre, dont le but annoncé est de remplacer l'ouvrage de L. R. Palmer (*The Latin Language*) publié il y a une cinquantaine d'années, s'appuie sur une bibliographie très récente et, pour ce qui concerne le latin parlé dans l'Empire, sur des documents dont la découverte est de fraîche date. On appréciera notamment qu'une large place y soit accordée, à côté des faits de phonétique et de morphologie, aux phénomènes d'ordre syntaxique et stylistique. Les nombreux textes cités et commentés de manière détaillée, sur lesquels s'appuie toujours la description de la langue, constituent un autre intérêt de cet ouvrage. De surcroît, son utilisation est facilitée par la présence d'un glossaire expliquant tous les termes de linguistique employés, ainsi que d'un index. — Le premier chapitre, *Latin and Indo-European*, replace le latin dans le groupe des langues indo-européennes, notamment en discutant la pertinence des arguments en faveur de l'existence d'une branche italo-celtique ; les principaux acquis de la méthode comparative concernant la reconstruction de l'indo-européen et les origines du latin sont rappelés succinctement, en matière de phonétique et de morphologie, mais aussi de syntaxe (ordre des mots). Le fait que, malgré la nécessité d'être concis, les auteurs aient choisi d'entrer dans le détail pour certains cas (par exemple le génitif singulier de la déclinaison en *-o-*), d'une manière relativement pointue, et toujours bien informée, est particulièrement appréciable. — Le chapitre suivant, *The Languages of Italy*, s'ouvre par la mise en évidence d'éléments culturels et linguistiques partagés par les communautés latine, grecque, étrusque et sabellique d'Italie centrale dans la période allant de 700 à 400 avant notre ère : l'utilisation d'un même système onomastique, avec prénom et gentilice, l'usage des inscriptions parlantes, les emprunts d'anthroponymes, de théonymes et de certains termes du vocabulaire religieux, enfin l'adoption, vers le début du *v^e* s. av. J.-C., d'un accent de mot portant sur la première syllabe, responsable de phénomènes de syncope et d'affaiblissement vocalique, témoignent de la régularité des échanges linguistiques. Sont ensuite présentées les principales caractéristiques du groupe sabellique et des langues qui le composent – sud-picénien, ombrien et osque –, présentation qui s'appuie à chaque fois sur le commentaire d'un ou deux textes représentatifs. Ces langues partagent plusieurs innovations avec le latin : le passage du système verbal aspectuel du proto-indo-européen à un système opposant *infec-tum* et *perfectum*, la réduction de l'opposition optatif / subjonctif à un seul mode, le subjonctif, auquel sont donnés des temps dans le cadre de la concordance des temps (dont on trouve des exemples en osque), la formation en *-ē-* / *-ā-* de subjonctif présent, en **-sē-* de subjonctif imparfait, peut-être aussi en *-bā-* d'imparfait de l'indicatif (cf osque fufans – forme interprétée toutefois comme un plus-que-parfait par Rix) et en *-nd-*, osque *-nn-* (aboutissement régulier de **-nd-*) de gérondif. Des différences apparaissent cependant, notamment en ce qui concerne la formation du thème de *perfectum* ; alors que l'innovation productive en latin est la formation de *perfectum* en *-u-*, c'est une formation en *-tt-* qui est productive en osque et, pour la plupart des verbes, le choix de conserver, comme forme de *perfectum*, l'ancienne forme d'aoriste ou l'ancienne forme de parfait n'est pas concordant. L'ouvrage expose de manière nuancée les arguments pour et contre la théorie italique : l'existence d'une branche commune est possible, mais il importe de prendre en compte aussi l'existence de développements communs plus récents liés aux contacts. — Le troisième chapitre, *The Background to Standardization*, a pour objet la caractérisation du latin comme langue standard. La langue standard, dont le statut repose sur l'usage de l'écriture, est anormalement figée, par suite d'une codification due aux grammairiens, aux lexiques et à un canon littéraire ; elle ne présente ni hétérogénéité synchronique, ni changement diachronique. Jouant un rôle central pour le droit, la politique, l'éducation, la littérature, la science, elle jouit d'un fort prestige culturel, et les élites interviennent dans

sa promotion et son maintien ; sa maîtrise est un moyen de promotion sociale et engendre en retour un sentiment d'unité politique. L'ombrien, l'osque et l'étrusque commencent à être supplantés par le latin vers la fin du II^e s. avant notre ère, phénomène qui s'amplifie après la guerre sociale (-91 / -87). L'unité italique comme nation conquérante ayant pour langue le latin est réalisée à la fin du I^{er} s. av. J.-C. Le grec seul, en tant que langue de culture, survit au Sud de l'Italie et à l'Est de l'Empire, ainsi que quelques langues de peuples nomades ou établis dans des régions inaccessibles. — Le chapitre intitulé « *Old Latin and its Varieties in the Period c.400-150 BC* » évoque les particularités phonétiques, la diversité morphologique ainsi que certains traits syntaxiques et stylistiques du latin archaïque ; l'exemple commenté de la *columna rostrata* vient illustrer le propos. Est ensuite abordée la question des variations dialectales, notamment pour la région de Préneeste, et de l'influence possible du substrat (marse, osque, ombrien), à travers l'examen de plusieurs textes. Il semble que le latin rustique soit plus innovant que le latin de Rome, mais les documents ne sont pas assez nombreux pour permettre de distinguer plusieurs dialectes caractérisés par des traits propres. — L'étude des textes des III^e et II^e s. avant notre ère menée dans le chapitre suivant (*The Road to Standardization : Roman Latin of the Third and Second Centuries BC*) montre que les principaux traits de la langue et du style classiques sont déjà en place à cette époque. Dans ce même chapitre, les particularités qui distinguent cependant le latin de cette période sont mises en évidence également, et ce à partir de l'étude de plusieurs textes appartenant à différents genres. L'examen des épitaphes des Scipion donne lieu à une présentation du mètre saturnien, analysé à la lumière de l'accent préhistorique initial du latin : chaque vers aurait consisté en deux *cola* de deux dipodes chacun, dipodes qui contiennent deux « pieds prosodiques » (différents des « pieds métriques ») comportant une position forte suivie d'une position faible ; ce type de versification ne reposerait ainsi ni sur la quantité, ni sur le nombre de syllabes. Les figures de style du *carmen* concernant la lustration des champs, conservé dans le *De agri cultura* de Caton, sont étudiées de manière détaillée ; on peut regretter toutefois que ces remarques n'aient pas été enrichies par des références au travail de C. Watkins (*How to kill a Dragon*, 1995, chap. 17). Plusieurs *senatusconsultes* sont commentés pour leur style, leur syntaxe et leurs archaïsmes, et la question de l'influence des textes grecs est posée, question qui est reprise à propos d'un fragment de discours de Caton. Ce texte, déjà presque classique par son style, se caractérise cependant par la faible fréquence des connecteurs logiques, le grand nombre d'asyndètes, l'absence de souci de *uariatio*, la structuration du texte par les reprises et les oppositions de termes. Il manifeste, par un certain nombre de traits, la recherche d'un style élevé (accumulation de synonymes allitérants ou assonants, emploi du coordonnant emphatique *atque* à la place de *-que*, choix de la désinence de parfait en *-ere* au lieu de *-erunt*). Cette même recherche se retrouve dans les premières œuvres poétiques latines, à travers l'emploi volontaire d'archaïsmes, le choix d'un vocabulaire poétique restreint et le recours à divers procédés de création lexicale. — Dans le chapitre intitulé *Elite Latin in the Late Republic and Early Empire* est examinée l'influence du grec sur la formation de la langue de l'élite romaine, notamment en matière de syntaxe. La position de Cicéron, dont les écrits ont joué un rôle fondamental dans l'établissement d'un canon littéraire, est dégagée à travers un ensemble de citations : la *latinitas* repose avant tout sur le bon usage, celui de l'élite romaine, et les tours anciens ne doivent être employés que dans la mesure où ils ne sont pas entachés de rusticité. Le chapitre passe ensuite en revue les principales évolutions, pour se clore sur une étude du style des œuvres versifiées et de celui des œuvres en prose, rhétoriques d'une part – avec un exemple tiré de Cicéron –, historiques de l'autre – avec un extrait de Tacite. — Le chapitre *Sub-Elite Latin in the Empire* présente des considérations sur l'usage du latin dans les provinces romaines et sur le bilinguisme, qui semble avoir été important (les textes des potiers de La Graufesenque, du milieu du I^{er} s. de notre ère, et d'autres, inscrits

sur des fuseaux et datant des II^e et III^e s., en portent témoignage pour ce qui est du gaulois). Le latin parlé dans les différentes régions de l'Empire, malgré l'extension géographique, paraît avoir été très homogène ; la raison en est sans doute la grande mobilité de la population (service militaire, commerce, esclavage, implantation de colonies...). La majeure partie de cette section est consacrée à l'étude de quatre textes qui nous donnent accès à la langue d'individus n'appartenant pas à l'élite et vivant dans différentes parties de l'Empire. Le premier document est une tablette de cire découverte à Murecine, près de Pompéi : il s'agit d'une reconnaissance de dette rédigée le 15 septembre 39 par Gaius Nouius Eunus, un affranchi marchand de grains. Le second est une lettre trouvée à Vindolanda, près du mur d'Hadrien, datant du tout début du II^e s. de notre ère ; elle émane d'un soldat ou vétérans nommé Chrautius, dont le latin n'était peut-être pas la langue maternelle, comme le suggère son nom germanique. Le troisième texte, écrit à la même époque, est une lettre du fils d'un soldat romain habitant à Karanis, en Egypte, Claudius Terentianus, dont la correspondance est tantôt en latin, tantôt en grec. Le dernier est un poème composé par le centurion Marcus Porcius Iasuchan et retrouvé à Bu Njem, dans le désert lybien. Ces textes présentent un certain nombre d'évolutions phonétiques, morphologiques et syntaxiques. — Un dernier chapitre enfin, *Latin in Late Antiquity and Beyond*, donne les principales évolutions du latin vers le proto-roman en matière de phonétique, de morphologie, de syntaxe et de lexique. Le rôle du christianisme dans l'évolution du latin tardif est évoqué – il semble qu'il se limite au vocabulaire lié à la religion. Plusieurs textes sont donnés en exemple ; certains, comme le passage tiré de l'*Itinéraire d'Égérie*, illustrent les changements en cours et la divergence croissante avec la langue classique, tandis que d'autres témoignent de la conservation du latin standard comme langue d'érudition. Le premier texte enregistrant la prise de conscience d'une coupure entre le latin et la langue vernaculaire, pour la France, émane du concile de Tours de 813 ; pour l'Italie, ce pourrait être l'épithame du pape Grégoire V (999). Jusque-là, les différents niveaux de langue étaient encore, semble-t-il, perçus comme faisant partie d'un continuum. — L'ouvrage offre ainsi, en l'espace de trois cents pages, une vue claire, synthétique et cependant suffisamment détaillée de l'histoire de la langue latine. L'objectif des deux auteurs – écrire un livre qui soit accessible à la fois aux linguistes non latinistes et aux latinistes non linguistes – est pleinement atteint.

Frédérique FLECK.

Anna Maria BIRASCHI, Paolo DESIDERI, Sergio RODA et Giuseppe ZECCHINI, *L'uso dei documenti nella storiografia antica*. A cura di A. M. B., P. D., S. R. e G. Z., Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 2003 (Incontri perugini di storia della storiografia, 12), 25 × 17,5 cm, 689 p. 6 fig., 54,00 €, ISBN 88-495-0776-3.

Après plus de deux décennies d'existence, les *Incontri perugini di storia della storiografia antica e sul mondo antico* sont aujourd'hui largement connus des spécialistes. La douzième rencontre (Gubbio, 22-24 mai 2001) fut entièrement consacrée à la présentation d'un ambitieux programme de recherche, groupant des spécialistes de quatre grandes universités italiennes (Firenze, Milano Cattolica, Perugia, Torino) et consacré à l'utilisation des documents dans l'historiographie antique. Une des spécificités de ce programme était la mise au point d'une base de données informatique baptisée *DoStAn* (*Documenti nella Storiografia Antica*) : elle devait rassembler les passages des auteurs grecs et romains où il est question de documents et proposer de multiples possibilités d'interrogation. — On se tromperait toutefois en imaginant un volume de 689 pages entièrement consacré à *DoStAn*. En fait la majeure partie du livre est occupée par le texte des communications qui furent présentées lors de la rencontre : toutes traitent de l'utilisation des documents dans les textes anciens, mais sans rapport direct et nécessaire avec le programme informatique. — Dans l'impossibilité, faute de place, de discuter chacune des contributions, nous nous bornerons à une liste des auteurs et des titres en commençant par la «Table ronde d'ou-

verture» où *DoStAn* se trouve davantage concerné, soit qu'on présente l'outil soit qu'on en discute la méthodologie. On citera ainsi G. W. Bowersock, *Critical Observations on the Documentary Data-bank* (p. 11-18) ; G. Cambiano, *Su documenti storici e filosofia contemporanea* (p. 19-25) ; C. Moatti, *Les archives romaines : réflexions méthodologiques* (p. 27-43) ; P. Desideri, *Osservazioni in margine alla Tavola rotonda* (p. 45-51) ; G. Costa, C. Magnatti, *Un sistema per l'acquisizione e la fruizione delle testimonianze sui documenti nella storiografia antica* (p. 53-68) ; M. Trigari, *L'indicizzazione semantica nella banca dati DoStAn* (p. 69-77) ; R. Nicolai, *La poesia epica come documento. L'esegesi di Omero da Ecateo a Tucidide* (p. 79-109) ; A. Möller, *Monumenti falsi, tradizioni fittizie. Un prolegomenon per una patologia del documento* (p. 111-123). – Toutes les autres contributions portent sur des questions plus précises, et, pour la facilité du lecteur, nous réorganiserons en fonction des auteurs anciens eux-mêmes une matière que la Table des Matières du volume rassemble d'après l'université d'origine des participants. Hérodote se taille la part du lion avec sept interventions : A. Corcella, *Echi di documenti sulle guerre persiane in Erodoto* (p. 125-149) ; A. M. Biraschi, *Erodoto. Per una selezione e schedatura dei documenti* (p. 153-160) ; R. Fabiani, *Epigrafi in Erodoto* (p. 161-185) ; D. Giacometti, *Erodoto : la festa fra storia e rito* (p. 187-204) ; N. Maurizi, *A proposito di oracoli e manifestazioni prodigiose nel racconto erodoteo sulla tirannide pisis-tratide* (p. 205-231) ; F. Trotta, *Erodoto. Documenti e iconografia* (p. 233-242) ; A. M. Biraschi, *Documenti e ricostruzione del passato ateniese in Erodoto : alcuni segni* (p. 243-263). Polybe a été traité quatre fois : G. Zecchini, *Polibio* (p. 369-372) ; L. Prandi, *Tre riflessioni sull'uso dei documenti scritti in Polibio* (p. 373-390) ; M. T. Schettino, *Documenti diplomatici scritti e documenti militari non scritti nel Polibio "romano"* (p. 391-411) ; G. Zecchini, *Le lettere come documenti in Polibio* (p. 413-422) ; Ammien Marcellin trois fois : S. Giorcelli Bersani, *Quoad stare poterunt monumenta : epigrafi e scrittura epigrafica in Ammiano Marcellino* (p. 625-643) ; A. Pellizzari, *Haec ut antiquitatum peritus exposuit (Amm. XXIII 5, 21). Le conoscenze e l'uso della storia romana antica in Ammiano* (p. 645-658) ; S. Roda, *Polimorfismo ed eterogenesi dei fini nell'uso dei documenti in Ammiano Marcellino* (p. 659-668) ; Diodore de Sicile, Plutarque, Thucydide et Tite-Live deux fois chacun : D. Ambaglio, *Hypomnema in Diodoro Siculo* (p. 423-432) et R. Guerra, *Tipologie di documenti nella Biblioteca di Diodoro* (p. 507-518) ; M. Faraguna, *I documenti nelle "Vite dei X Oratori" dei Moralia plutarchei* (p. 479-503) et P. Desideri, *Documenti nella vita di Licurgo di Plutarco* (p. 537-547) ; C. Bearzot, *L'uso dei documenti in Tucidide* (p. 265-314) et L. Porciani, *Logoi, erga, documenti. Il caso della tregua del 423 a.C. fra Atene e Sparta* (p. 315-329) ; U. Laffi, *L'uso di materiale documentario in Livio* (p. 433-465) et F. Caldini, *Riferimenti documentari nei primi cinque libri di Livio*, (p. 519-536). Les autres auteurs ne sont abordés qu'une seule fois, ainsi (par ordre alphabétique) : Appien : B. Scardigli, *Documenti in Appiano* (p. 577-593) ; Arrien : A. Zambrini, *Arriano, uno storico senza documenti ?* (p. 561-576) ; Dion Cassius : C. Letta, *Documenti d'archivio e iscrizioni nell'opera di Cassio Dione : un sondaggio sulla narrazione fino ad Augusto* (p. 595-622) ; Éphore : G. Schepens, *L'apport des documents dans la méthode historique d'Éphore* (p. 331-365), et Flavius Josèphe : L. Troiani, *Il dossier prodotto da Giuseppe nel libro XIV delle Antichità Giudaiche* (p. 467-478). Un seul index, celui des noms propres modernes, termine l'ouvrage. Il n'y a pas de bibliographie générale, chaque article fournissant la sienne. — Concluons. La simple énumération de ces contributions révèle l'importance de ce bel ouvrage collectif, très soigné et bien digne de la collection des *Incontri perugini*. Quant à la base de données informatisée, aujourd'hui (26 juin 2007, soit six ans après la rencontre de Gubbio, et quatre après la sortie du livre), force est de constater que le site *DoStAn Web* <<http://do-stan.cribecu.sns.it/>> non seulement ne répond plus, mais semble avoir été retiré de la Toile, ce qui est un peu inquiétant. Souhaitons qu'il ne soit pas entré en léthargie. De toute manière restent le livre et les belles contributions qu'il contient. Jacques POU CET.

Paul ERDKAMP, *A Companion to the Roman Army*. Edited by P. Erdk., Oxford - Malden (MA), Blackwell, 2007 (Blackwell Companion to the Ancient World), 25,5 × 18 cm, xxvi-574 p., 24 fig., 4 cartes, 95 £, ISBN 978-1-405- 12153-8.

A Companion to the Roman Army n'est pas une histoire de l'armée romaine. Il s'agit d'un recueil d'articles (d'une quinzaine de pages chacun) concernant l'armée romaine. Le classement de ces articles est chronologique : l'époque royale et le début de l'époque républicaine d'abord (p. 5-41), puis la République à partir de 350 av. J.-C. (p. 43-179), ensuite l'Empire, d'Actium à Andrinople (p. 181-476) et enfin l'Empire romain tardif, jusqu'à Justinien (p. 477-550). De ces quatre grandes parties, celle qui occupe le plus de place est la troisième. C'est d'ailleurs la seule à comporter des sous-parties. Chaque article est accompagné d'une bibliographie, brièvement commentée par l'auteur. Quelques cartes et illustrations, un index des sources et un index général complètent le volume. — Dans l'introduction, P. Erdkamp définit les thèmes abordés : l'armée comme force de combat, la mobilisation des ressources humaines et matérielles, les relations entre l'armée, la politique et l'Empire, les relations entre les armées et la population civile. Il énonce également le but du livre : il s'agit de présenter l'armée romaine non seulement en tant qu'instrument de combat, mais aussi comme une composante essentielle de la société, de l'économie et de la politique romaines. — La première partie ne comporte que deux articles. Le premier, de J. Rich, *Warfare and the Army in Early Rome* (p. 7-23), étudie l'évolution de la nature des guerres depuis l'époque royale jusqu'en 343 : de privée qu'elle était au début, la guerre devient une activité civile obligatoire, si bien que l'on retrouve dans l'armée aussi bien l'élite de la population que les citoyens ordinaires. Le second, de G. Forsythe, *The Army and Centuriate Organization in Early Rome* (p. 24-41), analyse l'organisation militaire et politique de Rome entre 550 et 250 à travers les comices centuriates. Au départ, les comices centuriates sont l'assemblée de tous les hoplites de Rome. En 264, quand Rome a conquis la plus grande partie de l'Italie, ils sont devenus un corps électoral dont les membres ne sont pas tous présents à Rome lorsqu'ils se réunissent. — Pour la période 350-30 av. J.-C., trois articles présentent d'abord l'évolution de l'armée. L. Rawlings, *Army and Battle During the Conquest of Italy (350-264 BC)* (p. 45-62), montre que l'armée, organisée au départ en fonction de la richesse, est ensuite organisée surtout en fonction de l'âge. La supériorité de cette armée romaine sur ses ennemis est essentiellement sa flexibilité, l'expérience de ses soldats et son refus (qui est aussi celui des autorités romaines) d'accepter la défaite. Pour D. Hoyos, *The Age of Overseas Expansion (264-146 BC)* (p. 63-79), la grande chance de Rome au cours de cette période a été de n'avoir jamais eu à affronter deux ennemis en même temps et de n'avoir jamais eu affaire à des armées ou des généraux qui lui étaient supérieurs, à l'exception d'Hannibal. P. Cagniard, *The Late Republican Army (146-30 BC)* (p. 80-95), présente un tableau de l'armée au dernier siècle de la République en analysant ses différentes unités, son équipement et son ordre de bataille. Les cinq articles suivants sont plus thématiques. P. Erdkamp, *War and State Formation in the Roman Republic* (p. 96-113), montre l'influence que la guerre a eue dans la formation de Rome en tant qu'État. Pour L. de Ligt, *Roman Manpower and Recruitment During the Middle Republic* (p. 114-131), une des supériorités de Rome sur ses ennemis a été l'importance de son potentiel humain. Mais la hausse de la population au I^{er} siècle a entraîné une paupérisation de la population, donc une réduction du nombre de citoyens pouvant servir et donc à terme une prolétarianisation de l'armée, avec l'abaissement du cens. N. Rosenstein, *Military Command, Political Power, and the Republican Elite* (p. 132-147), insiste sur le changement du rôle de la guerre dans la vie des aristocrates et dans la politique romaine au cours des derniers siècles de la République. W. Broadhead, *Colonization, Land Distribution, and Veteran Settlement* (p. 148-163), distingue deux périodes dans la colonisation romaine : jusqu'au milieu du I^{er} siècle, les colonies sont conçues comme des garnisons. C'est ensuite un exutoire pour les pau-

vres et une récompense pour les légions. Le rôle du Sénat est alors mineur et les terres sont souvent confisquées à des citoyens romains. L. de Blois, *Army and General in the Late Roman Republic* (p. 164-179), se demande si les armées sont vraiment devenues à la fin de la République des instruments au service des généraux. — Les premières contributions de la troisième partie sont consacrées à la structure de l'armée impériale. Étude de l'apparition d'une armée professionnelle (K. Gilliver, *The Augustan Reform and the Structure of the Imperial Army*, p. 183-200) et mise au point sur la marine (D. B. Saddington, *Classes. The Evolution of the Roman Imperial Fleets*, p. 201-217). Étude du *limes* ensuite, en Occident (J. Thorne, *Battle, Tactics, and the Emergence of the Limes*, p. 218-233, avec l'étude du caractère plus ou moins défensif du système) et en Orient (E. L. Wheeler, *The Army and the Limes in the East*, p. 235-266, l'auteur insistant sur les différences entre le théâtre sud et le théâtre nord et mettant en valeur les facultés d'adaptation des Romains). Enfin K. Strobel, *Strategy and Army Structure between Septimius Severus and Constantine the Great* (p. 267-285), montre que les armées des III^e et IV^e siècles ne sont en rien inférieures à celles qui les ont précédées. Il situe l'apparition de l'armée romaine tardive au moment de la réorganisation des forces militaires effectuées par Constantin après sa victoire sur Licinius en 324. Trois articles sont ensuite consacrés à l'organisation militaire. S. E. Phang, *Military Documents, Languages, and Literacy* (p. 286-305), montre l'importance de la bureaucratie militaire ainsi que sa souplesse et relativise sa modernité. P. Herz, *Finances and Costs of the Roman Army* (p. 306-322), étudie le poids de l'armée dans les finances de l'Empire. P. Kehne, *War- and Peacetime Logistics : Supplying Imperial Armies in East and West* (p. 323-338), insiste sur la compétence (et l'importance) de la logistique militaire romaine. Les relations entre l'armée, l'empereur et l'Empire sont étudiées à travers trois articles. O. Hekster, *The Roman Army and Propaganda* (p. 339-358), analyse les différents supports grâce auxquels est diffusée l'image de l'empereur comme chef de guerre victorieux et la place occupée par l'armée en tant que sujet et objet de la propagande. C. Ando, *The Army and the Urban Elite. A Competition for Power* (p. 359-378), montre que les relations et le rapport de force entre armée et civils sont certes déséquilibrés, mais pas toujours au détriment des civils. A. R. Birley, *Making Emperors. Imperial Instrument or Independent Force ?* (p. 379-384), pointe les fragilités du système mis en place par Auguste. Les quatre derniers articles sont consacrés aux soldats et aux vétérans dans la société. N. Hanel, *Military Camps, Canabae, and Vici. The Archaeological Evidence* (p. 395-416), étudie les relations étroites qui existent entre les camps et les *canabae* ainsi que les *uici* en analysant d'abord la structure et les types de camps romains puis les villages autour de ces camps. W. Scheidel, *Marriage, Families, and Survival. Demographic Aspects* (p. 417-434), conclut son étude démographique par l'idée que les fils des soldats ne suffisaient pas à répondre à la demande, et que l'armée impériale n'était donc pas une «institution fermée». G. Wesh-Klein, *Recruits and Veterans* (p. 435-450), souligne que l'influence que pouvaient avoir les vétérans sur la société civile dépendait en grande partie des vétérans eux-mêmes. O. Stoll, *The Religions of the Armies* (p. 451-476), distingue la religion officielle de l'armée des cultes privés des soldats. Il souligne le succès des religions locales pour ces derniers. — La quatrième partie compte quatre contributions. W. Liebeschuetz, *Warlords and Landlords* (p. 479-484), cherche à comprendre comment on est passé de la situation romaine à la situation médiévale, dans laquelle les conflits entre le pouvoir central et les seigneurs locaux sont nombreux. T. Stickler, *The Foederati* (p. 495-514), examine les différents sens du mot, en soulignant que les façons grâce auxquelles les Romains ont intégré les soldats barbares dans les structures de leur armée sont très diverses et la continuité des pratiques entre le principat et l'Empire tardif. M. Whitby, *Army and Society in the Late Roman World : A Context for Decline ?* (p. 515-531), récuse la mauvaise réputation de l'armée de l'Empire tardif. La situation n'était pas la même en Orient et en Occident, et les échecs de cette

armée, incontestables, ne sont pas imputables à sa moins bonne qualité. H. Elton, *Army and Battle in the Age of Justinian (527-65)* (p. 532-550), essaie de faire une synthèse de la nature des batailles à l'époque de Justinien, mais les situations et les batailles sont très différentes, et les campagnes ne se décident pas toujours sur le champ de bataille. — On peut bien sûr regretter le déséquilibre dans l'étude des différentes époques de l'histoire romaine. Mais la période qui va d'Actium à Andrinople est la mieux connue et la plus documentée, et ceci explique cela. On peut relever quelques fautes d'impression (p. 458 : «esprit de corps» ; p. 488 : le grec n'est pas accentué), des oublis (p. 365, le texte renvoie à une page 000) et quelques manques dans les bibliographies. Par exemple p. 199, le livre de R. Sablayrolles, *Libertinus miles. Les cohortes de vigiles*, Rome, 1996 (CÉFR 224), n'est pas cité, on trouve seulement celui de P. K. Baillie-Reynolds, *The Vigiles of Imperial Rome*, Oxford, 1926. De façon générale, la bibliographie en français n'est pas pleinement utilisée. C'est l'édition de 1993 du livre de M. C. Bishop et J. C. Coulston, *Roman Military Equipment*, qui est indiquée dans la bibliographie p. 60, et la seconde édition, celle de 2006, dans la bibliographie p. 199. La qualité des illustrations n'est pas toujours très bonne. Enfin on souhaiterait que les cartes soient plus nombreuses. Mais tout cela n'enlève rien à l'utilité de cet ouvrage, qui présente des mises au point utiles et parfois polémiques sur les principaux problèmes liés à l'armée romaine. Catherine WOLFF.

Julie DALAISON, *Espaces et pouvoirs dans l'Antiquité. De l'Anatolie à la Gaule. Hommages à Bernard Rémy*. Textes réunis et édités par J. D., Grenoble, CRHIPA, 2007 (Les cahiers du CRHIPA, 11), 24 × 16 cm, 578 p., fig., cartes, 20 €, ISBN 2-913905-11-0.

B. Rémy, à qui ces Mélanges sont offerts, a pris sa retraite après une carrière bien remplie d'enseignement de l'histoire : quelques années dans le Second Degré, puis près de quarante dans le Supérieur, successivement dans trois universités de la région Rhône-Alpes, avec un intermède à l'Institut français d'Études anatoliennes d'Istanbul (1987-89). Sa volumineuse thèse d'État soutenue en 1984 avait déjà porté sur *Les carrières sénatoriales dans les provinces romaines d'Anatolie au Haut-Empire* (sans la proconsulaire d'Asie, déjà traitée par d'autres) ; elle est résumée dans *IH* 1986/1, avec erratum sur la place des cartes au fascicule 2. Au début du présent volume, la liste des publications de ce chercheur infatigable occupe 25 pages (mais avec maints travaux en collaboration). Produit à l'Université de Grenoble II par le CRHIPA (sigle développé seulement au bas de la «4^e de couverture» : Centre de Recherche en Histoire et histoire de l'art. Italie. Pays Alpains), ce recueil d'hommages contient 35 contributions (en français sauf une en italien), si variées que leur rassembleuse Julie Dalaison, renonçant à un classement par thèmes, les a rangées dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Ces derniers sont en majorité des universitaires chevronnés, de France mais aussi de l'étranger proche (M. Aberson à Genève, G. Mennella à Gênes, M.-Th. Raepsaet-Charlier à Bruxelles), ainsi qu'une directrice d'études à l'ÉPHÉ, une chercheuse du CNRS, trois conservateurs de musée, un archéologue cantonal du Valais. La place nous manque pour reproduire toute la table des articles, aux intitulés souvent longs ; nous présenterons seulement ci-après, sans nier la subjectivité de ce choix, les contributions les plus originales ou de portée historique large. La *vox populi* dit qu'on prend son bien où on le trouve ; c'est ce que fera chaque lecteur de ce recueil. Comme plusieurs articles, pour faire écho à l'activité de B. Rémy au milieu de sa carrière, ont un rapport avec l'Anatolie antique, ils mentionnent des noms de lieux et de savants avec leur exacte graphie turque : on les lira en s'aidant, au besoin, par exemple, de l'excellent *Guide Bleu Turquie* (Hachette, 1983³, p. 95-96). — Étant de longue date en poste à l'Université de Nice, Pascal Arnaud a naturellement prêté attention à la province procuratorienne des Alpes-Maritimes. Sa contribution réunit les trois centres d'intérêt majeurs de B. Rémy : épigraphie, numismatique, Alpes, à propos d'une inscription dédicatoire où trois «collèges» de *Cemenelum* (Cimiez) remercient le gouverneur

M. Aurelius Masculus pour ses bienfaits, en particulier un secours annonaire et la réparation d'un aqueduc. Cette dédicace très rhétorique évoque la *saeculi felicitas*, formule fréquente au III^e siècle ; P. A. en conclut à une datation possible sous le règne de Dèce. La restauration de l'aqueduc, difficile à définir mais nécessaire à l'activité thermale de la ville, permet de reconsidérer en bien la période de l'anarchie militaire. François Bertrand (Univ. de Savoie) met minutieusement à contribution l'épigraphie pour un inventaire prosopographique et généalogique de la *gens Pactumeia* qui, sous les Flaviens, a fourni à Rome les premiers sénateurs issus du nord de la Numidie ; il étend ensuite la recherche à tous les autres *Pactumeii* actuellement connus dans le reste de l'empire romain. Cette famille florissante de Vespasien à Hadrien offre des exemples d'*adlectio* sénatoriale et d'adoptions testamentaires. Frédérique Brenier (doctorante à Grenoble II) s'est penchée sur «Amastris, métropole maritime à l'époque romaine». Cette cité du rivage de Paphlagonie portait le nom de la princesse hellénistique qui, tout au début du III^e siècle a.C., l'avait fondée par la réunion de quatre bourgs. Un temps prospère sous le protectorat du royaume de Pont, puis ruinée par les guerres mithridatiques, elle tombe en 70 a.C. au pouvoir des Romains, qui la reconstruisent et en font une riche ville portuaire. Son histoire complète s'écrit grâce à ses monnayages et accessoirement grâce aux périples pontiques, ce dont l'auteur a tiré trois pages de cartes et une planche de monnaies. Mireille Cébeillac-Gervasoni (CNRS, Paris) contribue après d'autres à l'interprétation d'une curieuse liste épigraphique des employés municipaux (*familia publica*) d'Ostie en recherchant leur statut juridique : une majorité d'esclaves publics, des affranchis étrangers à Ostie, et deux hommes libres ; mixité qu'elle attribue à l'esprit d'adaptation des administrations «romaines» face à des besoins de circonstance. Sylvie Crogiez-Pétrequin (Univ. de Rouen) inventorie «Les préfets des véhicules» et précise leur rôle : on s'illusionne en leur prêtant la direction du *cursus publicus* ; plus modestement, ils étaient affectés aux transports de l'armée et de la Cour impériale avec une compétence territoriale très limitée, et consistant à s'occuper des voitures, des animaux de trait, et de leur logistique. Julie Dalaison (Univ. de Lyon II) offre le plus long article du livre (35 pages, dont 4 de photos de monnaies) sous le titre «L'atelier monétaire de Nicopolis en Arménie mineure». Elle le commence par un rappel d'histoire de l'Arménie mineure face à Rome, liée de façon trop peu connue à celle de la dynastie hérodienne de Judée (deux personnes de cette famille princière ont leur effigie sur des monnaies de Nicopolis). Ce rappel amène une remise en question (à partir de travaux de N. Kokkinos) de l'identité couramment admise de la jeune danseuse qui obtint d'Antipas la tête de Jean Baptiste. Après cette intéressante digression vient le riche catalogue de toutes les monnaies frappées à Nicopolis, d'une lecture évidemment plus austère... Henri Desaye, ancien conservateur du musée de Die, examine en graphologue «L'écriture des inscriptions romaines (...)» dans le cadre du département de la Drôme. Il étudie donc, non le contenu des textes, mais leur aspect et les datations qu'on peut en inférer. Il montre la coexistence de deux types de lettres : les «carrées», belles et monumentales, et les «rustiques» plus maladroites, ainsi que les circonstances et raisons de leur emploi ; de la trentaine d'inscriptions considérées (dédicaces et milliaires), huit sont données à voir en photo. Monique Dondin-Payre (CNRS, Paris) interroge «La dédicace du cheval de bronze de Neuvy-en-Sullias (Carnutes) : le celtique «contre» le latin ?», et elle conclut fermement à «une romanisation en cours, symbolisée par l'insertion naturelle de mots celtiques dans un texte latin» au I^{er} siècle p.C. Patrice Faure (Univ. du Havre) nous fait découvrir, à partir d'inscriptions qu'il confronte à des témoignages littéraires (surtout de Tacite) «Le *suffragium legionis* : une forme d'expression des soldats dans l'armée impériale». Aspect peu connu de l'armée romaine, mais qui ne semble pas antérieur à l'Empire, la promotion au centurionat par l'autorité supérieure pouvait parfois être obtenue sur proposition ou après consultation de la troupe, procédure dont le détail est mal connu, mais légitime malgré la réprobation de Tacite. C'est une question analogue, mais

étrangère à l'histoire romaine, qu'Alain Fouchard (Univ. de Grenoble II) a intitulée «L'avis des soldats en campagne en Grèce ancienne». Synthèse originale et claire, allant (par thèmes) de la guerre de Troie à la première guerre de Rome en Illyrie, et sollicitant principalement Homère, Xénophon et Thucydide. L'auteur examine au cas par cas en quoi l'assemblée d'une armée grecque pouvait se comparer à une assemblée de citoyens. Philippe Leveau (Univ. de Provence) réétudie «Le règlement du *campus pecuarius* d'Aix-les-Bains» fourni par une inscription détériorée. Il n'y voit pas, comme ses prédécesseurs, un règlement d'hygiène et de voirie urbaine, mais du stationnement des véhicules ; en l'état du texte, son rapport avec les animaux (suggéré par *pecuarius*) reste malaisé à définir. Giovanni Mennella (Univ. de Gênes) présente deux bases de statues du Musée archéologique de La Spezia, dont l'originalité rare est d'avoir été gravées sur leurs quatre faces à des époques différentes. La plus ancienne inscription de chaque base était dédiée à un particulier ; les six inscriptions ultérieures l'ont été par l'*ordo* de Luna, l'une à l'épouse de l'empereur Carin, les autres à divers empereurs du temps de la Tétrarchie. Ces remplois multiples (on faisait même resservir une statue sans la déplacer en retouchant le visage de l'empereur !) révèlent les difficultés des finances municipales de l'époque, aggravées par des successions impériales fréquentes. Danièle et Yves Roman (Univ. de Montpellier III/Univ. de Lyon II), rappelant que F. Millar a fait naguère justice de l'expression «provinces sénatoriales», examinent les données des sources (notamment Tacite) qui parlent de *prouvinciae populi Romani* ou de *prouvinciae publicae*. En droit, toutes les provinces appartenaient au peuple romain, mais une loi délégua à l'empereur, en vertu de son *imperium* militaire, celles où il y avait besoin de maintenir une armée ; le prétendu partage des provinces entre le Sénat et le Prince en janvier 27 a.C. n'a pas eu lieu. En 25 pages accumulant citations grecques et latines (texte original et traduction), Michel Tarpin (Univ. de Grenoble II) revient sur les sources de la conquête de la Narbonnaise (dans laquelle bien des obscurités subsistent) en insistant sur les années 123-121, «moment particulièrement intense de la conquête». Il constate l'impossibilité d'identifier tous les lieux de bataille et tous les adversaires, mais distingue deux grandes campagnes : une côtière pour dégager Marseille et la route de l'Espagne, une intérieure pour contrôler le couloir du Rhône et les passes alpines ; les effectifs de combattants fournis par les sources sont manifestement exagérés. Cet article est complété par une «notule additionnelle» de Pascal Arnaud, «Polybe et les milliaires de la *via Domitia*», qui fait une mise au point sur les valeurs relatives du mille et du stade (pour laquelle il se réfère, entre autres études de métrologie itinéraire, à notre article de *Latomus* 52, 1993, p. 3-22), et observe en outre que, dans le chap. III, 39 de Polybe (possiblement interpolé), on ne peut pas croire à un bornage romain sur un territoire non encore conquis. — Si nous venons d'analyser brièvement moins de la moitié des contributions du recueil, cela n'implique nullement que les autres soient sans intérêt. Ainsi, celles de Pierre Debord, de Jean-Pierre Martin, de Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier approfondissent divers aspects des cultes publics ; un certain nombre de monographies exploitent des données épigraphiques ou numismatiques locales suivant des méthodes exemplaires. Quant à l'ordonnance générale de l'ouvrage, on peut saluer le rassemblement de toutes les abréviations et références en une bibliographie commune de 63 pages en fin de volume, ce qui a évité bien des répétitions et allégé les notes infrapaginales, qui renvoient uniformément à cette liste par le système de Harvard (un nom d'auteur et un millésime). Moins convaincant est le rejet de toutes les illustrations (cartes, photos d'inscriptions, planches de monnaies) à la fin de chacune des nombreuses contributions qui en comportent, car dans certains cas leur insertion en bonne place dans le texte aurait été plus commode pour le lecteur. On regrette aussi l'absence de tout rappel de titre abrégé et de nom d'auteur en haut des pages. — Reste à commenter la rédaction. On reconnaîtra que le français, tant massacré de nos jours, est ici généralement épargné. Raison de plus pour signaler les fausses notes, surtout à l'attention des auteurs.

Passons sur l'emploi des virgules quand on leur prête à tort une fonction respiratoire et non syntaxique (travers vieux de plusieurs siècles...), et sur quelques coquilles que les lecteurs sauront, on l'espère, corriger d'eux-mêmes. Mais il est difficile de considérer comme telles le mauvais accord de participe à la fin de la Préface : «la recherche qu'il a largement contribué (sic) à enrichir...», et la graphie Dictionary (p. 38 et 323 en notes), car en anglais le mot n'a qu'un n. Et le nom de notre regretté collègue et ami E. Frézouls a perdu son accent (p. 243, n. 17 ; p. 543 deux fois). De ci de là sont à déplorer quelques dérives tristement contemporaines et déjà invétérées. L'insupportable «et/ou» (p. 52, 233, 242, 313), plus mathématique que littéraire (pourrait-on l'imaginer chez Victor Hugo ?) révèle, sous couleur de considérer tous les possibles, une paresse à choisir entre les deux conjonctions contraires ; opter pour «ou» convient le plus souvent. «Entre 18 à 20 tonnes» (p. 143) combine sottement «entre ... et» avec «de ... à», au mépris de ce que veut dire «entre». Insupportable aussi la sèche tournure «suite à» (p. 126 deux fois) qui, bien que grammaticalement invalide, a déjà supplanté de nos jours les plus nuancées «comme suite à, par suite de, à la suite de, à cause de, du fait de, en raison de»... et même tout simplement «après» ! Le subjonctif, que trop de gens accolent machinalement à «que», est abusif derrière «probable que» (p. 379, l. 7), qui réclame l'indicatif, contrairement à «possible que» qui exprime une moindre certitude. On n'a pas toujours évité les anglicismes : ainsi l'envahissant «en charge» (ici p. 53, note *, et p. 511 à propos du *quaestor*) quand «chargé» est tellement plus français ! (Dans notre Robert & Collins bilingue, le nom «charge» à son entrée anglaise est suivi de onze acceptions, dont celle de responsabilité ou direction n'arrive qu'en cinquième lieu, et son entrée française ne propose nulle part «in charge»). Dans l'interprétation d'un site archéologique antique, «parking» est fâcheusement anachronique. «Pour supporter la cause de ses amis» (p. 483) est emprunté au langage des sportifs ; on attendait plutôt «soutenir» ou «appuyer»... — Quelques cas de mauvaise relecture sur épreuves : «n'avaient pas pu être reprises» (p. 158, n. 4) ; «aussi convient-il et il convient de» (p. 206) ; «qu'elle dut et ait dû le suivre» (p. 210, l. 1) ; «Cette à cette» (p. 461, pour «C'est à cette» !). La composition informatique mal maîtrisée a fracturé deux mots allemands (p. 170, n. 10), et dans l'article de J. Dalaison elle a abouti trois fois à des guillemets *ouverts* en fin de ligne (*donc sur le vide*), monstrosité typographique moins étonnante dans l'hebdomadaire *Télé Z* que dans un ouvrage universitaire. Et puis nous ne cesserons jamais d'inviter les érudits à se faire comprendre du plus grand nombre : on peut se passer du *vacat* des épigraphistes (p. 116 et 117), du prétextueux «oxymore» (p. 315), voire de la trop savante «épiclèse» multipliée dans un même article (p. 441, 446, 449, 454). Enfin, quelques rectifications s'imposent : p. 117, dans deux copies d'une même inscription très abîmée, la ligne 2 en majuscules contient un Q qu'on ne retrouve pas dans la transcription en petites italiques (le commentaire qui la suit cherche à se débarrasser de ce Q gênant, sans nous convaincre). P. 207, la rédactrice effectue un calcul à cheval sur le zéro de notre ère : appliquant une théorie de Kokkinos (le mariage des filles vers 12 ans) au cas de Mariamme et la supposant née «vers 2 a.C.», elle ne devait pas la marier «vers 10 p.C.» mais vers 11 (cf. notre article *Sur une erreur à éviter dans le calcul des durées en histoire ancienne* dans *Latomus* 59/4, 2000, p. 766-772). P. 308, l. 10, lire 2 et non 23 ; p. 478, l. 5, lire «Glutz» et non «Clio». — Ce gros recueil n'en reste pas moins un livre estimable, dont chaque article est instructif. Sous un «titre volontairement vaste mais cohérent avec ses travaux (....) il reflète la richesse, l'originalité et la pluralité des centres d'intérêt de Bernard Rémy» (4^e de couverture). Et la diversité des sujets abordés montre que le champ de la recherche est décidément inépuisable.

YVES JANVIER.

BORIS DREYER, *Die Innenpolitik der römischen Republik. 264-133 v. Chr.*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2006 (Geschichte kompakt), 24 × 17 cm, VIII-144 p., 1 fig., 2 cartes, 14,90 €, ISBN 3-534-15593-9.

No creo que sea fácil encontrar aspectos positivos en la progresiva desaparición del mundo antiguo del sistema educativo europeo. Afortunadamente, la curiosidad por el fascinante pasado grecorromano es inevitable para cualquier persona con un mínimo de interés y de conocimiento. Preparar introducciones bien construidas y didácticas se convierte en una necesidad cada vez mayor. — En esta misma dirección incide la tendencia al cambio en los sistemas educativos hacia modelos más participativos, que exigen un material didáctico que rompa con las rigideces y extensiones de los viejos manuales. — En este sentido es donde hay que situar la obra recensionada, en una serie dedicada explícitamente a esto y en una editorial que se ha distinguido por este tipo de intereses desde hace mucho tiempo. — El periodo 264-133 a. C., que teóricamente es el objetivo del estudio, se desborda con un tratamiento de la fase previa que permite una reflexión de más vuelo y llega en realidad hasta el año 120 a. C., lo que también se agradece porque permite situar en perspectiva los comienzos de la crisis republicana en sus formas más directas. — Presenta seis capítulos, I Fundamentos. II El desarrollo interno. III Aspectos de la sociedad romana. IV Roma e Italia. V Dominio de la *nobilitas* y política exterior. VI Dominio de la *nobilitas* e imperium (180-120 a. C.). — El mérito principal del trabajo es hablar de todo esto en 136 páginas y hacerlo con conceptos claros y precisos. Es de destacar la propia tipografía de la obra, con resúmenes laterales de gran utilidad, diversas tablas y hasta breves textos, bien escogidos e incluidos en medio del texto con un sistema muy razonablemente diferenciado del principal. — Es imposible, por injusto, someter a un libro así a una recensión tradicional. Quizás quepa una reflexión en claves de los objetivos principales del libro. Hubiera sido útil un planteamiento diacrónico en el comienzo, obviamente rápido, sobre lo que suponen estos años decisivos en claves de expansión mediterránea que hubiera permitido entender mejor el conjunto y situar a Roma en el contexto de lo que implica convertirse en una comunidad que no se puede entender fuera de los procesos imperiales ; aparte de que hubiera ayudado a un planteamiento mejor del propio tema del imperialismo (algo ingenuo en el texto). La tendencia a olvidar la necesidad de situar los procesos cronológicamente ha estado detrás de los principales problemas de varios manuales e introducciones de los últimos años sobre Roma e Italia. — Otro problema común es la tendencia a incluir sólo bibliografía en el propio idioma. En este caso, no es así, pero prácticamente se reduce a textos en inglés. Entendiendo las razones prácticas para ello, es muy posible que fuera deseable, y justo, que se mantenga la tradición del carácter multilingüe de nuestros estudios y del reconocimiento debido a, como mínimo, los libros fundamentales en las diferentes lenguas europeas. Fernando WULFF ALONSO.

Anna HELLER, *“Les bêtises des Grecs”. Conflits et rivalités entre cités d’Asie et de Bithynie à l’époque romaine (129 a.C. – 235 p.C.)*, Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2006 (Scripta Antiqua, 17), 23 × 17cm, 425 p., 3 pl., 4 cartes, 38 €, ISBN 2-910023-74-5.

Le titre de cet ouvrage – une thèse de l’École Pratique des Hautes-Études (2002) – reprend une formule dépréciative (*Ἑλληνικά ἀμαρτήματα*) que, d’après Dion de Pruse (38, 38), les Romains employaient pour se moquer de la valeur que les Grecs d’Asie Mineure attachaient aux titulatures honorifiques que les cités, en dépit de la domination de Rome, continuaient de se disputer avec acharnement et dont elles tiraient des titres de gloire. Devenus maîtres de l’Empire, les Romains tournaient en dérision cette compétition, désormais vaine et obsolète. Le but de la recherche est de réinterpréter ce phénomène, qui ne peut être réduit aux « bêtises » d’un peuple à présent esclave de Rome, dont la domination est une donnée incontestable. Le sous-titre précise toutefois que l’étude ne se limite pas à ce seul champ d’investigation, mais porte sur les conflits et les rivalités entre cités, depuis la création de la province d’Asie jusqu’à la fin du Haut-Empire (129 av. J.-C. - 235 apr. J.-C.). Les ouvrages traitant de la vie des cités grecques sous l’Empire ont

généralement pris au pied de la lettre les propos de Dion, repris plus tard par Aelius Aristide. En 1904, V. Chapot interprétait même cette compétition entre les cités d'Asie comme un «instrument de domination pacifique, qu'ils (les Romains) n'avaient pas créé de toutes pièces, mais qui s'est, entre leurs mains, singulièrement perfectionné». En 1966, D. Nörr propose une idée nouvelle : une «subjectivité de la polis en matière de droit international». Selon ce savant, les cités continueraient à penser leur relation selon le modèle des anciens rapports de force entre cités dominantes et cités dominées. Le présent travail part de cette hypothèse et entend l'approfondir en adoptant le point de vue des Grecs, non celui des Romains. Que signifiaient les luttes entre cités pour les provinciaux ? Cette question majeure conduit à envisager les enjeux, matériels et symboliques, des privilèges et à étudier les rapports de force qu'ils instaurent entre les cités qui les détenaient et celles qui en étaient privées. L'hypothèse de travail, qui n'est pas inédite, est que l'insistance des cités à arborer les titres dits honorifiques et la rivalité en vue d'avoir le droit d'en user trahissent l'importance de l'enjeu. Cette idée reçoit ici un développement important, étayé par une étude très minutieuse des sources, littéraires (surtout les discours de Dion de Pruse et ceux d'Aelius Aristide, qui s'en inspirent), épigraphiques et numismatiques. De cette façon, il est permis d'évaluer les conséquences de l'administration romaine sur les relations entre cités : pourquoi les conflits territoriaux classiques ont-ils fait place à cette nouvelle forme de rivalité entre cités, dont les enjeux sont des titres honorifiques et des privilèges accordés par Rome ? Les limites chronologiques et territoriales de l'investigation sont clairement définies. Bien que les rivalités «honorifiques» touchent, sous l'Empire, toutes les provinces orientales, l'enquête a été concentrée sur la province d'Asie et sur la Bithynie. Les sources invitent en effet à rapprocher ces deux régions, qui sont chacune représentées par un *koinon* indépendant, mais dont l'une constitue à elle seule une province, tandis que l'autre fait partie de la province plus large de Pont-Bithynie. Les *koina* de ces deux régions revendiquent l'un et l'autre leur identité grecque, décernent le titre «premier des Grecs» (*πρῶτος Ἑλλήνων*), inconnu ailleurs, et sont les premiers à avoir rendu un culte à Octavien. Le Pont n'a pas été pris en considération, car il a une histoire qui lui est propre et était bien moins urbanisé et hellénisé que la Bithynie voisine. Le plan de l'ouvrage est thématique. Il est divisé en trois parties, qui proposent une typologie des conflits et des rivalités entre cités. La première porte sur les conflits territoriaux – litiges frontaliers, luttes pour le contrôle d'une région – et sur les conflits mettant en jeu la circulation des marchandises vers ou hors d'un territoire. Dans cette section, la matière est envisagée du point de vue chronologique : avant les guerres mithridatiques, durant ces guerres, lors de l'instauration du principat. Cet agencement montre les changements dans les caractéristiques de ce type de conflits. La deuxième partie est consacrée aux statuts privilégiés dépendant d'une autorisation de Rome et donnant aux cités qui en sont les bénéficiaires des droits de domination sur un ensemble d'autres cités. Cette section comporte deux longs chapitres. Le premier concerne le statut de capitale de *conuentus* et ses implications. Le deuxième examine différents statuts destinés à créer des lieux de culte – avec une attention particulière pour le culte impérial – ou à augmenter le prestige de ceux qui existent déjà. La troisième partie considère l'usage des titulatures comme une sphère d'affrontement avec comme armes les mots et les images associées, sur les monnaies, à ces mots. L'enjeu de ces rivalités n'est plus l'obtention d'un statut, mais sa mise en valeur. L'étude du titre de néocore, objet du premier chapitre, qui apparaît pour la première fois dans la province d'Asie, permet de suivre les étapes menant à l'adoption, par Pergame, Éphèse et Smyrne, de longues titulatures qui deviennent concurrentes les unes des autres. Le deuxième chapitre analyse l'usage des titres de métropole et de première. Un dernier chapitre, qui sert de conclusion à l'ensemble de l'étude, synthétise les réponses apportées à la problématique de départ en soulignant les constantes et les changements qui caractérisent les conflits et les rivalités entre cités, depuis l'époque républicaine jusqu'à la fin du

Haut-Empire. L'enquête débouche sur des conclusions tout à fait éclairantes, qui permettent de revoir le lieu commun de l'historiographie traditionnelle qui voyait dans le phénomène des titulatures honorifiques une manifestation de la perte de souveraineté et de la dépolitisation des relations entre cités. Il s'agit bien plutôt d'un des symptômes d'une réaction des Grecs à l'ordre que les Romains ont voulu leur imposer. Elle traduit, par un subtil mélange de pragmatisme – acceptation voire exaltation du pouvoir romain – et de déni de la réalité, la volonté d'affirmer la permanence du modèle politique de la cité au sein de l'Empire romain. On ne saurait trop insister sur un point fondamental que cette étude met très bien en lumière. L'imposition de l'ordre romain n'a pas changé les règles régissant les cités grecques, qui ont continué à se développer de façon indépendante, sous l'éclairage de Rome. Bien plus : bien que *captae*, elles ont contribué à modifier les principes de fonctionnement et les structures mêmes de l'Empire de Rome dans lequel elles étaient forcées de s'inscrire. Cette étude permettra aussi de replacer dans leur contexte politique et institutionnel les positions des intellectuels grecs face à Rome et à la question de l'identité grecque, naguère étudiée par P. Veyne (*L'identité grecque devant Rome et l'empereur* dans *RÉG* 112, 1999, p. 510-567). Dans les *Questions romaines* et les *Questions grecques*, Plutarque utilise à cinq reprises la première personne du pluriel comme si l'humanité était à présent unifiée et que les différences entre Grecs et Romains n'existaient plus. Ce « nous », qui revient chez plusieurs auteurs grecs de cette époque, trahit la communauté d'intérêts entre Romains et élites provinciales hellénophones, appelées à collaborer dans le cadre d'une entité politique nouvelle. Certains lettrés comme Arrien, Lucien, Dion Cassius, qui prennent part à l'administration impériale, sont favorables à une telle collaboration, à des degrés divers qui vont du fatalisme résigné, comme dans les *Conseils politiques* de Plutarque, à l'adhésion enthousiaste, comme chez Aelius Aristide. D'autres, en revanche, la refusent, comme Pausanias ou Dion de Pruse, dont le *Discours rhodien*, qui débute sur la question épineuse du remploi des statues, est un vibrant appel à la résistance. L'ouvrage est doté d'annexes : liste des *conuentus* d'Asie et de leurs capitales, diffusion des privilèges liés au culte impérial provincial en Asie, rivalité d'Éphèse, Pergame et Smyrne, rivalité de Nicée et Nicomédie. Bibliographie. Index des sources. Index général. Index géographique. Planches (monnaies) et cartes. Bruno ROCHETTE.

Ernst BALTRUSCH, *Caesar*. Herausgegeben von E. B. unter Mitarbeit von Christian WENDT, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2007 (Neue Wege der Forschung), 22 × 14,5 cm, 264 p., 39,90 €, ISBN 978-3-534-20111-2.

César, Caius Iulius Caesar, proconsul puis dictateur, continue de fasciner les chercheurs, les uns parce qu'ils admirent le style de l'écrivain, les autres parce qu'ils s'étonnent devant une carrière exceptionnelle. Devant la masse d'écrits qui lui ont été consacrés, il serait difficile de faire un choix si nous n'y étions pas aidés. Par bonheur, K. Christ, en son temps, avait rédigé un ouvrage très important pour aborder le sujet, très utile parce qu'il présentait les différents portraits du personnage qui ont été brossés (*Caesar. Annäherungen an einem Diktator*, Munich, 1994, 398 p.). Depuis, d'innombrables articles et de nouveaux livres lui ont été consacrés. Devant cette abondance, on se demande comment il est encore possible de faire du neuf. — E. Baltrusch a suivi une voie déjà ouverte par d'autres collègues : rassembler des articles déjà publiés, en les accompagnant d'une très courte mise à jour bibliographique, essentiellement en allemand, avec seulement deux titres en anglais et un seul en français (p. 263-264). Son introduction générale est l'unique passage original du recueil (p. 7-18). Après avoir rappelé, – comme nous venons de le faire –, l'intérêt du sujet, il présente brièvement les sources, l'état de la recherche puis, surtout, il justifie le choix des textes qu'il propose au lecteur. Le premier chapitre montre comment le personnage de César a été vu dans le passé (p. 19-55) et d'abord par un écrivain de l'époque romantique, Friedrich Schlegel. On y trouvera ensuite et surtout une utile

étude de Karl Christ, consacrée à l'historiographie, en particulier à l'historiographie de l'époque fasciste. On y apprend que Mussolini qui, comme Staline, avait des idées sur tout, avait aussi sa conception personnelle de César. Pour redevenir sérieux, nous constaterons que la plupart des historiens qui se sont compromis avec le fascisme et le national-socialisme n'ont pas laissé de travaux importants, encore utilisables. Le deuxième chapitre fait de l'histoire politique et il étudie les rapports entre César et la République (p. 57-106). Christian Meier analyse assez longuement «le passage à l'acte», le début de la guerre civile. Le franchissement du Rubicon entraîna la division des Romains en deux partis inconciliables parce que chacun possédait «la» vérité, en fait «sa» vérité. Klaus Martin Girardet, dans une étude où les notes sont plus longues que le texte, examine le césarisme du double point de vue du droit et de la religion. Enfin, Jochen Bleicken, dans un article qui ne comporte pas de notes de bas de page, revient sur les Ides de Mars ; il ne fera pas oublier Robert Étienne (*Les Ides de Mars*, Paris, 1973, 209 p.). Le troisième chapitre, «César et sa guerre» (p. 107-168), s'ouvre sur un article important de Dieter Timpe. On y voit comment César, dans la guerre des Gaules, poursuit la pratique impérialiste de Rome et comment il adapte cette tradition à ses propres buts. Helga Botermann revient ensuite sur cette problématique et sur ce conflit, mais d'un point de vue différent. Elle montre, en commençant par une citation empruntée à Napoléon III, comment une entreprise de conquête peut être transformée en «guerre du droit», guerre du juste contre l'injuste. Elle commente le discours de Cicéron *Sur les provinces consulaires* et elle définit, — une fois de plus, serions-nous tentés de dire —, la notion de *bellum iustum*, une conception finalement très moderne. Le lecteur passera ensuite à une étude originale de Wolfgang Will qui prend dans la guerre des Gaules tous les passages où l'on trouve des données chiffrées : la démographie des peuples celtiques, les morts du conflit, les effectifs de l'armée romaine et quelques autres aspects de la guerre pour lesquels des éléments numériques sont disponibles. Le quatrième chapitre revient sur l'histoire politique et institutionnelle en abordant la question de la conception césarienne de l'État (p. 169-222). Martin Jehne commente le titre de dictateur porté par César. Klaus Bringmann ramène ensuite ses lecteurs à la problématique abordée par Karl Christ, cité plus haut, puisqu'il fait de l'historiographie. Son propos est, toutefois, plus limité puisqu'il se borne à trois auteurs, Hermann Straßburger, Matthias Gelzer et Ronald Syme. Enfin, avec très peu de notes de bas de page, uniquement des références à des textes, Werner Dalheim parle de l'honneur du guerrier (peu) et de l'évolution de l'État (surtout). Malgré la brièveté du temps qu'il a passé au pouvoir, César a profondément transformé la vie politique ; on peut, bien sûr, se demander s'il a changé la situation de manière révolutionnaire ou s'il a seulement profité d'une évolution engagée depuis longtemps. La dernière partie du livre est consacrée au programme de César, comme si son programme n'était qu'une conséquence de son action (p. 223-261). De fait, la pratique de la clémence, souvent étudiée dans le passé, revue ici par Miriam Griffin, est inséparable de la guerre civile. Comme la *clementia*, la *libertas* fait partie de l'idéologie césarienne et le dictateur, comme on sait, s'est présenté en défenseur d'une liberté menacée évidemment par les autres, ce que montre Kurt Raaffaub, qui rappelle aussi qu'Auguste a repris cet élément d'idéologie dans son programme. — Il est incontestable que ce genre de publications rendra des services aux chercheurs et conservera intact le pouvoir d'attraction que César a exercé sur ses contemporains et sur les siècles suivants. Nous recommandons donc ce livre.

Yann LE BOHEC.

Paul DRÄGER, *Eusebios. Über das Leben des glückseligen Kaisers Konstantin (De Vita Constantini)*. Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von P. Dr., Oberhaid, Utopica, 2007 (Bibliotheca Classicorum, 3), 24 × 16 cm, 411 p., 4 fig., ISBN 978-3-938083-04-8.

Con questa edizione tradotta e commentata della *Vita Constantini* di Eusebio Paul Dräger, che è un esperto traduttore dal greco e dal latino, realizza il suo terzo contributo

per il giubileo costantiniano del 2006 : nel 2005, infatti, aveva già curato l'edizione di *Historie über Herkunft und Jugend Constantins des Grossen und seiner Mutter Helena* e, in questo medesimo anno 2007, quella della *Lebenbeschreibung der heiligen Helena* di Alamannus von Hautvillers (entrambe pubblicate a Trier da Kliomedica). Come lo stesso Dr. precisa nel Vorwort non si tratta in realtà di un'edizione critica : questa, infatti, non è necessaria visto che ne esiste una recente curata da Winkelmann (1975/1991). Urgente era invece una nuova traduzione tedesca dal momento che quella precedente, pubblicata da Pfättisch, risale al 1913 e presenta manchevolezze che, a giudizio di Dr., sono state recepite senza verifica in alcune biografie recenti. Si deve altresì sottolineare come le note di commento, per quanto molto ridotte e essenzialmente destinate a una comprensione del testo, siano le prime in assoluto in lingua tedesca (ma si veda ora l'edizione della *Vita* apparsa anch'essa nel 2007 da Brepols, *Fontes Christiani* 83, intr. di Br. Bleckmann, traduzione e note di commento di H. Schneider). — Queste considerazioni, peraltro, non devono indurre a credere che Dr. non si sia posto obiettivi precisi e poco ambiziosi. Basterà qui accennare alle sue forti critiche rispetto all'edizione di Winkelmann di cui si sottolineano i „gewaltige Defizite“, in quanto „die Qualität seiner textkritischen Arbeit steht in einem eklatanten Missverständnis zu seiner Beherrschung des philologischen Handwerks“ (p. 393) e dal cui „abschreckendes Verfahren“ egli si vuole esplicitamente allontanare (si veda il *Textkritischer Anhang* da cui emerge come numerose siano le espunzioni compiute da Winkelmann nella sua edizione non accolte da Dr.). Certo sarebbe stato gradito conoscere nel dettaglio le ragioni per cui egli giudichi il saggio di Giorgio Pasquali, *Die Composition der Vita Constantini des Eusebius* (*Hermes* 45, 1910, p. 369-386) „hochgradig spekulativ und nie überzeugend“ (p. 410). Quanto alla traduzione non si può passare sotto silenzio che ai peculiari criteri scelti (*Einführung* p. 5.) sono riconducibili alcune durezze della versione (in proposito è spontaneo pensare alle osservazioni di U. Eco, *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*, Milano 2003, p. 172-181). Introduzione e commento, malgrado le impegnative dichiarazioni dell'Autore, appaiono in verità troppo ridotti per poter costituire un vero progresso nella ricerca. Il paragrafo 4.2 (*Aufbau und Einheit*), il più originale della *Einführung*, merita comunque una segnalazione speciale. In particolare appaiono degne di considerazione le osservazioni sul parallelismo tra i passi del I e del III libro della *Vita* dedicati da Eusebio ai genitori di Costantino : sia per Costanzo Cloro, sia per Elena, la scena della morte è come utilizzata per dare compimento alla loro presentazione oltre che per eludere le difficoltà legate alle loro origini, particolarmente gravi nel caso della madre. Si deve in ogni caso riconoscere a Dr. l'accortezza con cui sa scegliere di dare evidenza ad alcuni nodi problematici ponendo così le premesse per un'ulteriore riflessione critica. Arnaldo MARCONE.

Francesco Paolo RIZZO, *Sicilia cristiana dal I al V secolo*. Volume II, tomo primo e secondo, Rome, G. Bretschneider, 2006 (Testimonia Siciliae antiqua), 24,5 × 17,5 cm, 268 et 371 p., cartes, ISBN 88-7689-229-X.

Les deux tomes que voici représentent le second volet, très bienvenu, d'un diptyque dont le premier volet (volume I), publié en 2005, a naguère été recensé ici même (*Latomus* 67, 2008, p. 536-537). Une note liminaire explicative ainsi que, pour chacune des parties de l'ouvrage, une table des matières très détaillée rendent compte de l'économie générale de cet important travail. Deux tableaux aident au repérage des sources et six cartes, particulièrement claires, à celui des sites. On notera que l'utilisation du présent ensemble requiert impérativement un accès au répertoire bibliographique établi par R. Cicutello pour le volume I, et que viennent compléter des *Addenda* insérés ici même, p. 261. — Le tome I s'organise en trois parties, consacrées respectivement aux sources hagiographiques, aux autres sources littéraires et aux sources monumentales. Sans doute les plus anciennes communautés chrétiennes de Sicile n'ont-elles pas connu de production hagiographique comparable à celle que faisaient éclore en d'autres régions de gran-

des figures d'évêques ou d'ascètes et les actes des procès intentés aux chrétiens n'y ont guère laissé de traces. L'île a pourtant conservé les souvenirs culturels de saints qui ont parfois intégré le martyrologe universel appelé *Martyrologium Hieronymianum*. Mais ce recueil latin composé vers le milieu du v^e siècle ne fournit qu'une documentation partielle et doit être complété par le *Synaxaire de Constantinople*, compilation du x^e siècle, et par le *Martyrologium Romanum*, répertoire officiel constitué à la fin du xv^e sur la base d'un martyrologe du ix^e utilisant des sources antérieures. La complémentarité et les limites de ce matériel ressortent lumineusement du tableau I (p. 24) ainsi que des 39 fiches hagiographiques que développe le chapitre terminal de cette première partie de l'inventaire. Quant aux autres sources littéraires, elles sont présentées dans leur ordre chronologique, avec un rappel précis de la spécificité historique de chaque période. Pour les documents épigraphiques, dont la publication reste dispersée, l'A. reprend les éléments majeurs de l'exposé consacré dans le premier volume de sa *Sicilia cristiana* aux «inventeurs» de cette documentation importante mentionnée ici, pour des raisons évidentes, à titre secondaire, comme le sont les sources monumentales. Le bref parcours des sites significatifs s'aligne géographiquement sur l'*Itinéraire d'Antonin*, pour déboucher sur un aperçu global, présenté région par région, avec renvois à la bibliographie essentielle. En conclusion de cette longue recherche pluridisciplinaire, il apparaît que le christianisme a marqué son empreinte sur toute la Sicile au long du iv^e siècle, et que son rôle ira croissant au siècle suivant. Longtemps polarisé sur la Trinacrie grecque, l'intérêt des historiens, soutenu par le dynamisme des archéologues, s'est porté depuis une cinquantaine d'années sur la Sicile tardo-antique, où grécité et latinité accusent une physionomie spécifique et où le christianisme se teinte de paganisme, spécialement dans les zones fertiles des latifonds. Le bouleversement socio-économique d'où émergera la culture chrétienne représente assurément l'un des phénomènes les plus importants de l'histoire de l'île ; l'époque vandale voit la région orientale se détacher de la tradition byzantine et, dans l'Ouest, s'affaiblir l'aristocratie sénatoriale, qui laisse les campagnes aux mains de propriétaires locaux et, peu à peu, aux évêques. Mais cette Sicile christianisée s'inscrit dans une *romanitas* qui dément la formule de Piganiol imputant au v^e siècle l'«assassinat» de la civilisation romaine. Le vi^e siècle verra triompher une imprégnation chrétienne qui ne tarit pas le courant souterrain de *paganitas* ; la recherche philologique et archéologique à venir trouvera bien des champs d'exploration au départ des pistes désormais ouvertes. Dans une perspective d'utilisation pratique, une série d'*Indices* facilitent les consultations ponctuelles. Le tome II est un gros recueil de *Testimonia* (193 entrées), organisé par A. Pagliara en trois sections, avec une numérotation continue : témoignages hagiographiques [A], liturgiques [B] et autres [C]. Empruntés tels quels à leurs éditeurs respectifs et présentés avec les seules notes critiques de ceux-ci, ces 1193 *testimonia* constituent le matériel de référence utilisé tout au long du tome I, tant pour l'établissement des fiches particulières que pour les exposés historiques généraux. Ce recueil est appelé à rendre de grands services en mettant à portée de main nombre de textes disséminés dans des éditions d'accès parfois malcommode.

Marie-Paule LOICQ-BERGER.

Nancy THOMSON DE GRUMMOND et Erika SIMON, *The Religion of the Etruscans*, N. Th. De Gr. and E. S. Editors, Austin, University of Texas Press, 2006, 29 × 22,5 cm, XIV-225 p., 145 fig., 50 \$, ISBN 0-292-70687-1.

Plus de dix ans après *Les plus religieux des hommes* édité par D. Briquel et Fr. Gaultier (Paris, 1992) et *Devins, dieux et démons. Regards sur la religion de l'Étrurie antique* de J.-R. Jannot (Paris, 1998), voici un nouvel ouvrage consacré à la religion étrusque. À la différence des volumes précédents rédigés ou édités par des Français et laissant peu de place aux domaines de recherches investigués par les Anglo-Saxons, ce livre offre pour la première fois une riche synthèse en langue anglaise (signalons toutefois que le livre de J.-R. Jannot, cité plus haut, a été traduit en anglais en 2005 par J. K. Whitehead sous le

titre *Religion in Ancient Etruria*). La plupart des articles sont issus de communications présentées à l'occasion du colloque organisé en l'honneur d'Erika Simon lors de la *Sixth Annual Langford Conference of the Department of Classics* tenue à l'Université de Floride en 1999. Le volume comprend 8 chapitres signés par d'éminents spécialistes. I. *Introduction : The History of the Study of Etruscan Religion* (N. Thomson de Grummond) offre une présentation générale des sources littéraires dont dispose l'historien de la religion étrusque ainsi qu'un aperçu historiographique très utile. II. *Etruscan Inscriptions and Etruscan Religion* (L. Bonfante) souligne avec raison l'importance de l'épigraphie pour la connaissance des mythes et des rites en parcourant les inscriptions les plus significatives. L'auteur insiste également sur les thèmes mythologiques spécifiquement étrusques (à ce sujet, voir aussi, dans ce même fascicule de *Latomus*, notre compte rendu de L. Bonfante et J. Swaddling, *Etruscan Myths*, Londres, 2006). III. *Prophets and Priests* (N. Thomson de Grummond) passe en revue les principales figures prophétiques (Tagès, Vegoia, Cacù), la fonction et le statut des prêtres et prêtresses (vocabulaire, vêtement, attributs, etc.) ainsi que les différents types de présages. IV. *Gods in Harmony : The Etruscan Pantheon* (E. Simon) présente l'ensemble des divinités de la mythologie étrusque en insistant sur la capacité d'intégration des dieux étrangers. V. *The Grave and Beyond in Etruscan Religion* (I. Krauskopf) analyse les concepts de la vie dans l'au-delà en commençant par les périodes les mieux connues (hellénistique et classique) pour en finir avec quelques hypothèses relatives aux époques archaïque et orientalisante. VI. *Votive Offerings in Etruscan Religion* (J. MacIntosh Turfa) offre une bonne synthèse sur la notion de vœu et de don, sur les types d'offrandes ou encore les divinités concernées. VII. *Ritual Space and Boundaries in Etruscan Religion* (I. E. M. Edlund-Berry) et VIII. *Sacred Architecture and the Religion of the Etruscans* (G. Colonna) sont respectivement consacrés à la relation entre la nature du paysage et les établissements culturels ainsi qu'aux différents types d'édifices religieux (autels, enceintes, temples, etc.). Chaque chapitre est complété par d'abondantes notes de bas de page, une bibliographie exhaustive et des illustrations de qualité (plans, cartes, schémas et photographies noir et blanc). L'ouvrage s'achève par un glossaire des mots latins et grecs et par deux appendices. Le premier (A) reprend le calendrier divinatoire transmis par Jean le Lydien en présentant une édition en grec et sa traduction en anglais par J. MacIntosh Turfa. Quant au second (B) réalisé par N. Thomson de Grummond, il offre au lecteur une sélection de textes littéraires grecs et latins sur la religion étrusque, accompagnés d'une traduction anglaise. À noter qu'un troisième appendice (C) pourtant annoncé par L. Bonfante (p. 9) ne figure pas dans l'ouvrage. En offrant un choix de textes utiles pour l'étudiant comme l'enseignant, ce livre se présente comme un «manuel pédagogique» de la religion étrusque dans lequel les auteurs ont voulu mettre l'accent sur le maniement des sources littéraires, épigraphiques et archéologiques, mais aussi sur l'historiographie et l'apport des recherches récentes. *The Religion of the Etruscans* devrait figurer dans toutes les bonnes bibliothèques d'étruscologie et d'histoire des religions anciennes ! Sandrine DUCATÉ-PAARMANN.

Françoise VAN HAEPEREN, *Le Collège pontifical (3^e s. a. C. - 4^e s. p. C.). Contribution à l'étude de la religion publique romaine*, Bruxelles - Rome, Institut Historique Belge de Rome (diff. Brepols), 2002 (Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes. *Studies over oude filologie, archeologie en geschiedenis*, 39), 25,5 × 19 cm, 467 p., ISBN 90-74461-49-2.

Acteurs de premier-plan de la vie religieuse à Rome, les pontifes n'avaient guère, paradoxalement, suscité l'intérêt des historiens depuis l'ouvrage magistral, mais vieilli, d'A. Bouché-Leclercq (*Les Pontifes de l'Ancienne Rome*, Paris, 1871). Une injustice que F. Van Haeperen a judicieusement réparée, avec une monographie qui, reprenant une partie des développements de sa thèse de doctorat, soutenue en 2001 à Bruxelles, aborde cette question fondamentale avec un regard neuf. Sa démarche s'inscrit dans la droite

ligne des travaux de J. Scheid, auteur de la préface, et de spécialistes anglo-saxons tels que M. Beard ou J. North. Toutefois, comme l'auteur le rappelle elle-même à plusieurs reprises, son projet n'est pas tant de définir la fonction pontificale que de mettre en évidence les conceptions parfois idéalisées qu'en avaient les Romains de l'époque historique et, en l'occurrence, l'embarras que suscitait, déjà, la définition de ce sacerdoce. Les deux premières parties de l'ouvrage (qui en compte quatre) privilégient donc, dans leur organisation, l'étude des sources antiques ; les deux dernières parties, plus descriptives, exposent respectivement la structure et les attributions du collège. — La première partie de l'ouvrage prend, successivement, la forme d'un inventaire et d'une synthèse des étymologies antiques du terme *pontifex*, complétés par un bilan des analyses modernes. Avec clarté et méthode, l'auteur discute chacune des interprétations proposées par les Anciens : Varron, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Servius, Zosime et Suidas sont, tour à tour, mis à contribution et confrontés, dans leurs divergences de point de vue, pour illustrer la complexité des conceptions antiques. Si F. V. H. ne formule pas, avec une prudence qu'on ne saurait lui reprocher, d'interprétation nouvelle, elle analyse néanmoins avec pertinence les différentes positions adoptées par les spécialistes. Un état de la question approfondi dont on pourra, longtemps sans doute, lui savoir gré. — La seconde partie, qui fait en quelque sorte pendant à la première, présente une étude comparée des définitions antiques du pontificat, qui révèle d'ailleurs que les auteurs grecs appréhendaient cette notion avec peut-être plus de facilité que les Romains eux-mêmes. Pour autant, la définition globale que l'on peut chercher à tirer de ces interprétations très disparates restera approximative, tant la documentation reste, en ce domaine, lacunaire. Cette mise au point se révèle fort utile, d'autant qu'elle s'effectue par une relecture attentive des textes, qui rompt avec l'exposé plutôt doctrinal, et bien caractéristique d'une époque, d'A. Bouché-Leclercq, dont on regrettera pourtant qu'il ne soit pas plus souvent invoqué au fil de ces pages. Concernant la répartition des compétences sacerdotales, nous suggérerions pour notre part le rapprochement du texte de Valère Maxime (cité p. 61) avec celui de Cicéron (*Har. resp.* 18) qui autorise à voir dans l'*Apollinis uates*, la «prêtresse d'Apollon», c'est-à-dire la Sibylle, thèse déjà défendue par F. Guillaumont (*Philosophe et augure*, Bruxelles, 1984, p. 34). — Centrée autour de la composition du collège, la troisième partie permet à F. V. H. d'élargir, avec raison, l'étude à un certain nombre de sacerdoxes qui étaient dissociés du collège pontifical par la critique traditionnelle et de développer un aspect jusque-là négligé par les historiens de la religion romaine, à savoir le devenir du collège à l'époque tardo-impériale. Suit alors une série d'analyses sur la hiérarchie des sacerdoxes, la place tenue par le *pontifex maximus* et l'autorité disciplinaire exercée par ce dernier sur les vestales (il faudra maintenant ajouter à la bibliographie l'ouvrage de Ph. Moreau, *Incestus et prohibita nuptiae. L'inceste à Rome*, Paris, 2002). Les pages suivantes, consacrées au recrutement des prêtres, nous donnent un avant-goût d'une étude prosopographique à paraître ; ce travail neuf, surtout pour ce qui concerne la période impériale, s'annonce comme un outil précieux pour les historiens. F. V. H. retrace ensuite l'histoire du pontificat romain, depuis l'époque républicaine jusqu'à l'Antiquité tardive, à travers une étude fondée non seulement sur les sources littéraires, mais aussi sur l'épigraphie et le monnayage impérial. Un chapitre essentiel de l'ouvrage, qui justifierait à lui seul l'ample travail entrepris par l'auteur. — Dédiée à l'intervention des pontifes dans les rites publics, la quatrième et dernière partie débute par une discussion approfondie sur le problème de l'*intercalatio*. Les pontifes, législateurs du calendrier, donc du temps à venir, sont aussi dépositaires de la mémoire des événements passés. Le temps sacré est ici envisagé sous tous ses aspects et l'auteur n'élude pas la question pourtant si délicate des *dies fasti* et *nefasti*. Le rôle des pontifes dans l'annonce des prodiges constitue le propos du chapitre qui suit : F. V. H. émet l'hypothèse que, toutes les fois que les lances de Mars avaient bougé, les pontifes en faisaient part aux sénateurs, «sans avoir été, au préalable, sollicités par eux», hypothèse d'autant plus plausible, pourrions-nous ajouter, que les pontifes en étaient les premiers

témoins ; dans les autres cas, les pontifes se bornaient à répondre aux consultations du Sénat. Avec raison, F. V. H. rejette l'idée selon laquelle les sénateurs auraient pris en charge la *procuratio prodigiorum* : il est plus vraisemblable que les auteurs latins ont omis de faire état de l'intervention du collège, tant elle leur semblait aller de soi. Dans les chapitres suivants, l'auteur se livre à un examen minutieux de tous les problèmes relatifs à l'intervention des pontifes : en tant qu'experts du *ius sacrum* d'abord, en tant qu'acteurs des *sacra publica* ensuite. Rite après rite, F. V. H. explore tous les champs d'action du pontife romain : *instauratio*, vœux et dédicaces, comices, droit des tombeaux, sacrifices liés au cycle de la nature ou à la vie civile, rites d'expiation, etc. Elle évoque le rôle du pontife dans certains cérémoniels, comme la *lustratio*, les *bidentalìa* ou la *supplicatio* (sans doute faudrait-il mentionner à cette occasion l'excellente étude de L. Halkin, *La supplication d'action de grâces chez les Romains*, Paris, 1953). Enfin, elle met en lumière un élargissement notable des attributions pontificales à partir du dernier siècle de la République et évoque, outre les rites célébrant la maison impériale, ceux auxquels le prince pouvait désormais lui-même présider, en sa qualité de pontife suprême. — Au terme d'une conclusion claire et concise, à l'image de l'ouvrage tout entier, F. V. H. s'impose comme une très bonne spécialiste de la religion romaine. Sous le couvert d'une monographie, elle réalise en fait une vaste synthèse, riche de références et de réflexions : le sujet, il est vrai, s'y prêtait, dans la mesure où le collège pontifical, par sa polyvalence, occupe une place majeure sur la scène du sacré. Avec patience et rigueur, l'auteur s'est astreinte à pousser ses investigations sur les terrains les plus mouvants et aussi les plus arides. On ne pourra que saluer le travail accompli : une étude solide et documentée qui devrait susciter, à n'en pas douter, des prolongements du plus grand intérêt.

Caroline FÉVRIER.

Gudrun SCHMIDT, *Rabe und Krähe in der Antike. Studien zur archäologischen und literarischen Überlieferung*, Wiesbaden, L. Reichert, 2002, 24,5 × 18 cm, xiv-182 p., 55 fig. h. t., 49,00 €, ISBN 3-89500-159-7.

L'auteur présente une étude archéologique et littéraire portant sur les représentations et la signification de l'image du corbeau et de la corneille dans le monde antique. Dans une première série de chapitres consacrés au monde grec, l'auteur analyse le rôle du corbeau dans les cultes d'Apollon, de Zeus, d'Héra, d'Athéna, dans les combats du héros Héraclès ; un chapitre particulier est consacré aux monnaies de Mende (Chalcidique), un autre au rôle du corbeau dans le cycle de Troie ; cette première série se termine sur la présence du corbeau dans la parodie et la fable. — Les chapitres suivants sont consacrés au corbeau dans le monde romain. Le premier épisode abordé est celui du combat de M. Valerius Corv(in)us contre un Celte (raconté par Tite-Live pour l'année 349) qui voit l'intervention du corbeau se posant sur le casque du Romain et attaquant les yeux du Celte. Cet épisode est à l'origine de toute une iconographie qui avait déjà été interprétée par M. I. Davies (*L'oiseau sur le casque : le corbeau divin des Celtes, M. Valerius Corv(in)us, et Tite-Live*, 7, 26 dans *Bronzes hellénistiques et romains. Tradition et renouveau. Actes du V^e colloque intern. sur les bronzes antiques. Lausanne, 8-13 mai 1978*, Lausanne, 1979, p. 127-132). Ensuite sont évoqués les monnaies de Q. Cornificius représentant Iuno Sospita (datées de 42 av. J.-C.) et le *korax* de C. Duilius, épisode de la première guerre punique (en 260 av. J.-C.). — Le rôle du corbeau dans le culte d'Apollon se maintient à l'époque romaine apparaissant avec le trépied souvent surmonté du globe terrestre, attribut d'Uranie, parfois associé à la cigale pour encadrer la lyre. D'autre part, les représentations sont souvent associées au collège des *xviri*. — L'autre divinité à laquelle est associé le corbeau est Mithra : nombreuses sont les représentations relevant des II^e et III^e siècles, en liaison avec le taurobole. D'autre part, le corbeau ou *korax* constitue le premier des sept grades dans les mystères de Mithra : il est souvent représenté comme un serviteur, soit un homme avec une tête de corbeau, dans les représentations du repas de

Mithra avec Sol. — Parmi les documents iconographiques, on citera une mosaïque de sol du mithraeum de Felicissimus à Ostie dans laquelle figure le corbeau entre autres motifs. Enfin, le corbeau apparaît également dans des scènes «magiques» illustrant le thème du «mauvais œil» ; le document le plus célèbre illustrant ce thème apparaît sur une mosaïque d'Antioche sur laquelle un œil est attaqué, non seulement par le corbeau, mais aussi par un serpent, un chien et un scorpion entre autres, également présents dans le taurobole. Cette représentation rejoint en quelque sorte la légende de M. Valerius Corv(in)us. En conclusion, l'auteur insiste sur les liens du corbeau principalement avec Apollon et Mithra, sur son rôle dans l'astrologie et la magie, sur son rôle d'oiseau augural. — L'ouvrage est complété par une bibliographie choisie (d'autres références sont données dans les notes), des indices, une liste des documents étudiés, les sources littéraires utilisées. Enfin, 55 figures et 15 dessins permettent de suivre le discours de l'auteur. Cette étude de G. Schmidt nous fait traverser tout le monde antique, depuis le ^v^e siècle av. J.-C. jusqu'au ⁱⁱⁱ^e siècle de notre ère à la suite d'un motif jusqu'alors peu étudié, et nécessitant un dépouillement bibliographique important afin de reconstituer les divers aspects et interventions du corbeau dans des cultes relativement divers. Christiane DELPLACE.

Grazia GRIMALDI BERNARDI, *Le botteghe romane. L'arredamento*, Rome, Quasar, 2005 (Vita e costumi nel mondo romano antico, 27), 24 × 17 cm, 113 p., 119 fig., 12,90 €, ISBN 88-7140-290-1.

Les éditions Quasar (à Rome) viennent de publier le vingt-septième opuscule de la collection «Vita e costumi nel mondo romano antico» qui fut confié à Grazia Grimaldi Bernardi. Il concerne une étude de l'aménagement des boutiques romaines. Il s'agit d'un ouvrage de synthèse sur un point qui touche aux *realia* de l'Antiquité, comme tous les autres titres de la collection. Celui-ci se caractérise par sa clarté et se présente essentiellement comme une analyse et un commentaire de nombreuses illustrations (peintures, reliefs funéraires, etc.) – 119 au total – malheureusement toutes en noir et blanc, à l'évidence pour une question de budget. Il se complète de trois appendices (les poids et mesures romains, la monnaie romaine, et l'édit de Dioclétien sur les prix de 301). Son organisation privilégie d'abord, dans une première partie, l'aménagement des boutiques d'alimentation (notamment la boulangerie, la boucherie et les échoppes de fruits et légumes, mais aussi les auberges, les *thermopolia*, et les marchands de vin), puis, dans une deuxième partie, les boutiques consacrées à l'habillement (tissus, cuir, bijoux), avant de regrouper, dans un troisième temps, les autres commerces principaux (ceux des barbiers, parfumeurs, médecins, banquiers et libraires), et de consacrer un dernier chapitre à tout ce qui concerne l'exposition de la marchandise, les enseignes et la décoration des magasins. L'auteur a fondé son travail sur trois principales sources d'information : les découvertes archéologiques, la documentation iconographique et les textes des auteurs anciens. Les fouilles ont révélé un mobilier riche et varié (meubles, vaisselle, lampes et candélabres, braseros...), même si le matériel le plus fragile a été détruit. Les représentations picturales et les reliefs funéraires suppléent le manque pour mieux comprendre comment se présentaient les boutiques romaines. On a également retrouvé des enseignes. Tous ces éléments permettent aisément de reconstituer ce que fut la vie artisanale et préindustrielle de l'Italie, de la Gaule et d'autres régions de l'empire, même si la documentation fait défaut en ce qui concerne l'Afrique ou la Bretagne. Évidemment, c'est encore à Pompéi et dans sa région que furent trouvés les témoignages les plus abondants, jusqu'à la représentation idéalisée et empreinte de préciosité de diverses activités commerciales menées par les petits Amours qui courent sur les frises de la salle à manger de la maison des Vetii. — L'étude des boutiques romaines offre d'une part une image intéressante du mode de fonctionnement de l'économie dans l'Antiquité et, d'autre part, permet une approche originale de la mentalité romaine. — En ce qui concerne le premier point, aussi puissante que paraisse Rome, la société antique conserve de façon quasi permanente une économie

encore primitive qui regroupe les activités de production et de vente de marchandises. La boutique participe à cette double activité et se compose généralement de deux parties, d'une part le magasin ouvert sur la rue où sont proposées les marchandises et d'autre part les ateliers de fabrication dans l'arrière-boutique. C'est un schéma courant que l'on peut retrouver par exemple chez le boulanger de Pompéi, avec les moulins et le four qui jouxtent sa boutique, ou encore chez le libraire qui emploie des scribes chargés de recopier les manuscrits dans l'arrière-boutique. Autre caractéristique de la permanence des pratiques commerciales, le regroupement dans un même quartier ou dans une même rue de magasins qui offrent des services spécialisés similaires : nous connaissons par exemple le *uicus Unguentarius* près de la basilique julienne sur le Forum, ou le *uicus Vitrarius*, contigu au début de la via Appia, le *cliuus Argentarius* près du forum de César avec ses boutiques de change, le *uicus Sandalarius*, les cordonniers et les libraires dans l'Argilète, ou encore les officines des barbiers dans une petite rue célèbre (*ad tonsoras*) à deux pas du temple de Flore. — Pour ce qui touche à la mentalité, on peut noter que les boutiques reflètent principalement deux aspects du comportement des Romains : leur esprit pratique d'une part et leur goût de la convivialité d'autre part. L'auteur note très justement, sur le premier point, que dans l'aménagement des boutiques, le peuple romain se montre tel qu'il est réellement, «un réalisateur d'idées simples et claires», le créateur de formules dont le monde occidental s'est inspiré par la suite, sans pour autant négliger un côté «poète» quand il tente de créer un monde idéal, embelli des thèmes naturels souvent inspirés par sa fantaisie. C'est néanmoins son sens de l'efficacité qui l'emporte : lorsqu'il aménage sa boutique, le commerçant préfère utiliser, s'il en a les moyens, le marbre et le métal, plus résistant que le bois. Deux éléments essentiels président à son souci d'organisation : la conservation de la marchandise et sa présentation pour la vente. C'est pourquoi l'on retrouve dans toutes les *tabernae* des armoires avec des rayonnages (*armaria*) et des tables et présentoirs (à l'origine de simples planches, d'où leur nom de *tabulae*), et pour le confort du client, des sièges (*sellae*), souvent un simple banc sur lequel le patron n'était pas le dernier à prendre place pour regarder passer les badauds en attendant la clientèle. La décoration de l'ensemble (fresques, marbre...) compte beaucoup. L'aménagement de l'arrière-boutique, quant à lui, dépend évidemment de l'activité pratiquée (ateliers, cuisine...). On pourra regretter que Madame Grimaldi Bernardi n'ait pas davantage insisté sur l'origine du mot *taberna*, qui n'est pas sans lien avec la seconde caractéristique du comportement romain, la convivialité. En fait, le terme que l'on traduit par «boutique» renvoie aux huttes de planches qui constituèrent le premier système de construction. À l'origine, les premières boutiques étaient ainsi construites de façon légère, en saillie devant les maisons auxquelles elles s'appuyaient, avant de s'intégrer aux bâtiments eux-mêmes, généralement d'ailleurs sans communication intérieure avec ceux-ci. Seuls quelques riches commerçants avaient les moyens de se faire construire une *domus* avec leur boutique et ménageaient un accès direct de leurs appartements à leur lieu de travail (nous en observons quelques exemples à Pompéi). — Écrire l'histoire des boutiques de Rome revient à broser le portrait animé de cette majorité du peuple qui vit d'abord dans la rue. Les auteurs s'en font souvent l'écho, et, pour n'en citer qu'un, relisons Martial (VII, 61 et XII, 57) : «le droit de vivre vous est refusé, le matin par les maîtres d'école, la nuit par les boulangers, toute la journée par les marteaux des chaudronniers. D'un côté, c'est le changeur de loisir qui fait sonner sur sa table malpropre sa provision de pièces à l'effigie de Néron, de l'autre, le batteur de poussière d'or espagnol frappe de son maillet brillant sa pierre usée», pour ne rien dire du barbier «qui brandit son rasoir à l'aveugle au sein d'une foule dense». Peu à peu, la circulation est devenue impossible ; les échoppes envahissent l'espace de la rue, «le boutiquier sans vergogne avait fini par nous priver de Rome tout entière». Heureusement, grâce à un édit de Domitien, «barbier, cabaretier, cuisinier, bouchers s'en tiennent à leur propre seuil». *Nunc Roma est, nuper magna taberna fuit...* Il est vrai que la ville entière retentit d'un vacarme infernal. Certains quartiers sont une foire perpétuel-

le ; les cris des marchands ambulants y disputent la palme aux invites braillardes des commerçants. La rue constitue un lieu de vie privilégié pour le petit peuple ; les boutiques, comme les fontaines, fournissent l'occasion des rencontres. De nombreux sans-abri se réfugient dans les arrière-boutiques, sous les escaliers, et la progression est plus que difficile dans les rues bourbeuses. Les enfants constituent une part importante du spectacle de la rue, et l'on eût aimé que l'auteur n'oublîât pas les échoppes des maîtres d'école (même si le terme n'est pas exactement approprié), ouvertes sur la rue, d'où s'échappaient les voies juvéniles annonçant le syllabaire et les rires incongrus des plus distraits. Les *thermopolia* dont les comptoirs ouvrent directement sur le trottoir, tels qu'il nous est toujours possible de les voir à Pompéi ou à Ostie, offrent encore un bon exemple des endroits où se masse et se bouscule une foule pressée et bigarrée, surtout à l'heure du *prandium*. Une des premières manifestations de la restauration rapide... Juvénal résonne à nos oreilles. — En un mot, ce livre représente une mise au point utile sur la nature des commerces qui abondent dans les rues, et sur leur décoration : ils apportent couleurs et vie jusqu'aux moindres petites cités de l'Italie. Ils répercutent les talents des Anciens pour le négoce, leurs dons pour les tractations, mais traduisent aussi leurs superstitions et leur affinité avec le sacré : Mercure n'est jamais très loin, ou Vénus qui s'affiche sur le mur extérieur de la boutique de Verecundus à Pompéi en Fortune triomphante, couronnée d'or sur son quadriga attelé d'éléphants. Là s'inscrit la permanence, et l'auteur a raison de souligner que ces boutiques n'ont guère connu d'évolution pendant toute la durée du principat. Et qu'elles ne sont guère différentes de celles qui animeront plus tard les rues de nos villes au Moyen Âge.

Jean-Noël ROBERT.

Loredana CAPUIS et Anna Maria CHIECO BIANCHI, *Este II. La necropoli di Villa Benvenuti*, Rome, G. Bretschneider, 2006 (Monumenti antichi. Serie monografica, 7.64 della serie generale), 33 × 24 cm, 540 p., 11 fig., 287 pl., ISBN 88-7689-232-X.

Après *Este I* paru en 1985 et consacré à trois nécropoles, *Este II*, dû aux mêmes auteurs, analyse 99 tombes, souvent inédites, découvertes de 1879 à 1904 sur le site de la Villa Benvenuti, du XVIII^e s., démantelée. Le mobilier est assez abondant et va du VIII^e au II^e s. ACN, antérieur donc à la romanisation ; la tombe 125, elle, est d'époque romaine et se signale par les inscriptions sur des vases, mêlant vénète et latin, expression de mariages mixtes (nouvelles interprétations, p. 317-9). Après une chronique des découvertes (le premier fouilleur est Alessandro Prosdocimi) et l'évolution de la nécropole vient un long catalogue : pour chaque tombe, notices (inédites ou non) des fouilles, description de la tombe et du mobilier, bibliographie et courte synthèse. L'attention est retenue par la célèbre tombe 126, de la fin du VII^e s., bien conservée et contenant un riche mobilier, dont une urne figurée en bronze, d'une hauteur de 31,5 cm, décorée d'animaux et de figures humaines (tête, bras et jambes de profil, corps de face) ; ce sont des scènes de paix et de guerre ; l'origine est orientale ou plutôt étrusque, par Bologne. Cette urne a fait l'objet d'une restauration et d'une nouvelle expérience de copie, en 113 heures (après celle, perdue, de 1902), au Museo Nazionale Atestino d'Este (Appendice III, de St. Buson) ; la copie a tenu compte de détails : traces laissées par le façonnage (le martelage a fait varier l'épaisseur, des traits inutiles montrent une correction du dessin, des incisions servaient de repères au tracé de la décoration) et réparations exécutées dans l'Antiquité. D'autres appendices, signés par plusieurs auteurs, complètent ce gros volume patronné par l'Accademia Nazionale dei Lincei : analyse scientifique d'os humains, de restes d'animaux (e.a. dents d'âne et de castor ; rôle dans le rite funéraire) et d'ossements de la nécropole de Ricovero décrite dans *Este I*.

Bernard STENUIT.

Rosalba PANVINI et Lavinia SOLE, *L'acropoli di Gela. Stipi, depositi o scarighi*, Rome, G. Bretschneider, 2005 (Archaeologica, 144 - Corpus delle stipi votivi in Italia, 18 ; Sicilia, 1), 24,5 × 17,5 cm, 203 p., 93 pl., 220,00 €, ISBN 88-7689-189-7.

Ce nouveau volume du *Corpus delle stipi votivi in Italia* présente le matériel découvert entre 1951 et 1953 à Géla, au lieu dit Molino a Vento, correspondant à l'acropole de l'ancienne colonie grecque. Après des recherches méticuleuses entreprises dans les réserves du Museo Archeologico Regionale de Géla, R. Panvini et L. Sole nous offrent enfin un catalogue exhaustif des objets provenant de cinq ensembles votifs : la «stipe dell' Athenaion», la «stipe arcaica», la «stipe dentro il pithos», la «stipe sotto l'edificio 12» et la «stipe sotto l'edificio 2». — Pour chaque dépôt, la présentation comprend d'abord une discussion générale sur l'histoire de la fouille, le type d'objets découverts, l'identification de la nature exacte de ces ensembles votifs et l'identité de la ou des divinités auxquelles ces offrandes étaient destinées. Vient ensuite le catalogue à proprement parler divisé en trois parties : la coroplastique (figures féminines debout, avec ou sans porcelet, figures féminines assises, courtotrophes, banqueteurs, cavaliers, protomés féminines, bustes féminins, vases plastiques), la céramique (préhistorique, indigène, étrusque, corinthienne, attique, de production coloniale, chypriote) et enfin une dernière rubrique rassemblant plusieurs types d'objets (terres cuites architectoniques, pesons, fusaïoles, métaux). L'ouvrage comprend également une bibliographie, une liste des numéros d'inventaire et 93 planches noir et blanc de très bonne qualité. — On ne peut que saluer l'initiative de ces deux auteurs qui ont entrepris avec beaucoup de courage un travail minutieux et utile malgré certaines lacunes dues à l'absence de rapport de fouilles des dépôts découvertes sous les édifices 2 et 12. C'est avec impatience qu'on attend la publication – espérons prochaine – des autres dépôts votifs géliens !

Sandrine DUCATÉ-PAARMANN.

Mariette DE VOS, *Archeologia del territorio. Metodi-materiali-prospettive. Medjerda e Adige : due territori a confronto*. A cura di M. D. V., Trento, Dipartimento di Scienze Filologiche e Storiche, 2004 (Labirinti, 73), 30 × 21,5 cm, 598 p., nombr. fig., cartes, 25 €, ISBN 88-8443-061-5.

Une réunion internationale tenue en 2000 débouche sur une édition volumineuse regroupant vingt-quatre contributions consacrées à l'archéologie du territoire, un thème de recherche approfondi à partir de deux cas d'études. Il est apparu, en effet, intéressant de soumettre à la comparaison deux régions très différentes de l'Empire romain, à savoir celle de Dougga en Tunisie et celle de la vallée de l'Adige en Italie du nord. Au-delà des différences géomorphologiques et chronologiques qu'il peut y avoir entre la Numidie antique et la *Regio X*, il y a un commun dénominateur pertinent à une telle approche. Il réside dans la manière de poser les questions en relation avec l'évolution des paysages et de l'occupation humaine. En outre, il s'agit véritablement de confronter les méthodes d'étude en pareilles circonstances. Beaucoup de disciplines scientifiques différentes sont appelées à la rescousse. Les participants se sont interrogés sur l'apport de la céramique, comme pouvant fonder les résultats d'une prospection ou comme moyens d'échanges de certains biens (amphores et sigillées), sur le rôle économique qui pouvait ressortir des pressoirs. L'approche réservée à l'étude de la dynamique des paysages apparaît comme une question centrale : les applications des systèmes d'information géographiques, la géo-archéologie, la photo-interprétation, l'exploitation des données issues des prospections. Quelques articles de haut intérêt sont relatifs à l'archéologie des paysages montagneux, sans oublier les questions de valorisation en termes de patrimoine. L'ouvrage est de fait une compilation bien utile des facettes de l'archéologie d'aujourd'hui éclatée en disciplines et questionnements multiples.

Raymond BRULET.

Maria Elisa MICHELI, Valeria PURCARO et Anna SANTUCCI, *La Raccolta di antichità Baldassini-Castelli. Itinerario tra Roma, Terni e Pesaro*, Pise, ETS, 2007, 24 × 17 cm, 268 p., fig., 25,00 €, ISBN 978-88-467-1728-3.

L'étude et le catalogage de cette collection d'objets d'époque romaine, longtemps restée ignorée des spécialistes, est l'occasion pour ses auteurs de nous convier à suivre un

«itinéraire», qui relie non seulement Rome, l'Ombrie et les Marches, mais aussi l'archéologie, l'histoire de l'art et de l'architecture, l'histoire familiale et régionale et l'histoire culturelle. En effet, les trois chapitres, qui introduisent le catalogue minutieux de la collection, s'attachent à restituer les circonstances de sa formation à Rome à la fin du ^{xvi}^e siècle et de ses tribulations entre le palais de la famille Castelli à Terni et celui de la famille Baldassini-Castelli de' Gozze à Pesaro, où elle est aujourd'hui partiellement conservée. Réunie à Rome par Gabriele Castelli (1566-1636), chambellan secret du pape Sixte V, la collection reflète les conditions du développement de la pratique antiquaire, à une époque où le pape entreprend de profonds remaniements de l'urbanisme romain et où se multiplient les découvertes d'antiquités. La présentation des objets à Pesaro, sur les murs de la galerie du palais Baldassini, a conduit à s'interroger sur les intentions qui ont présidé à ce choix et à tenter de retracer l'évolution de l'intérêt antiquaire sur les deux siècles qui séparent la formation de la collection et son introduction à Pesaro. L'itinéraire suivi par les objets s'explique par l'histoire des deux familles concernées, que l'on aborde non seulement par le biais des documents d'archives mais aussi par l'étude des deux palais qui ont abrité la collection ; la restitution rigoureuse du contexte historique et de la place qu'y occupent les propriétaires de la collection permettent de dégager des conceptions bien différentes : alors que, dans la Terni de la fin du ^{xvi}^e siècle, l'introduction de la collection d'antiques constitue un événement exceptionnel destiné à renforcer le prestige de Gabriele Castelli et de sa famille, le transfert en 1740 au palais Baldassani de Pesaro intervient dans un contexte culturel profondément différent. À cette époque, la ville des Marches est l'une des étapes du Grand Tour et de ce fait bénéficie d'un indéniable rayonnement international, alimenté par l'activité d'érudits locaux, dont Annibale degli Abbatini Olivieri (1708-1789), qui concourt à l'intense recherche antiquaire et à sa profonde transformation selon les voies inspirées par les Lumières. Cet ouvrage fournit un excellent modèle de ce que peut apporter l'étude d'une collection archéologique, quand elle mobilise toutes les disciplines qui lui sont applicables et inscrit l'objet de la recherche dans le vaste champ de l'histoire culturelle européenne.

ÈVE GRAN-AYMERICH.

Marie GUÉRIN-BEAUVOIS et Jean-Marie MARTIN, *Bains curatifs et bains hygiéniques en Italie de l'Antiquité au Moyen Âge*. Études réunies par M. G.-B. et J.-M. M., Rome, École française de Rome, 2007 (Collection de l'École française de Rome, 383), 24 × 17,5, 428 p., fig., pl., 65 €, ISBN 978-2-7283-0782-1.

Plusieurs publications récentes, ponctuelles ou générales, ont éclairé notre connaissance des établissements thermaux publics et privés du monde romain. Les installations des premiers siècles musulmans ont également suscité d'intéressantes réflexions. L'évolution du phénomène en Italie, depuis l'Antiquité tardive jusqu'au bas Moyen Âge, demeurerait toutefois un terrain largement en friche, malgré quelques études importantes. L'École française de Rome a organisé à ce propos une table ronde (Rome, 22 et 23 mars 2004) dont le présent ouvrage constitue les actes. On ne manquera pas de lire l'*Introduction méthodologique* (p. 1-19), due aux organisateurs et éditeurs scientifiques, M. Guérin-Beauvois et J.-M. Martin, et la *Conclusion* de Xavier Lafon (p. 387-396). On trouvera, là, la base solide qui était l'approche des problèmes, ici, un bilan qui n'hésite pas à faire part d'interrogations qui baliseront la poursuite des recherches. Pour le dire en quelques mots, la différence qui existait dans l'Antiquité entre les bains hygiéniques et les bains curatifs se maintient au Moyen Âge. Les premiers, symbolisés par les thermes monumentaux avec leurs salles aux fonctions multiples, sont abandonnés au profit de constructions de moindre taille, érigés dans des contextes urbains différents. La fréquentation des seconds, par contre, ne présente pas de solution de continuité et les bâtiments témoignent de remplois successifs. Les bains lustraux enfin, liés à des sanctuaires et attestés en diverses provinces de l'Empire, présentent des évolutions différentes au sein des religions juive, chrétienne et musulmane mais peuvent être rattachés, du point de vue architectural en tout cas,

aux bains hygiéniques. Un état des sources archéologiques, épigraphiques et littéraires, puis une esquisse des transformations intellectuelles et sociales qui ont accompagné l'histoire de ces monuments et un inventaire des questions ouvertes conduisent le lecteur au seuil des seize communications présentées. Six concernent directement l'Antiquité, les autres parcourent les routes du Moyen Âge jusqu'à l'aube de la Renaissance. Un utile *Index nominum et locorum* (p. 397-418) conclut l'ouvrage dont voici un aperçu du contenu. J'ai choisi de grouper les titres, éventuellement précisés en quelques mots, par période, même si plusieurs des contributions chevauchent les deux époques. *Antiquité*. Janet DeLaine, *Historiography. Origins, Evolution and Convergence* (p. 21-35). Nathalie de Haan, *Terme romane. Tipologie tra uso e utilità* (p. 37-51, 2 fig., 3 pl.), s'attache aux liens entre les typologies architecturales et les parcours des utilisateurs, qu'il convient de ne pas séparer des contingences de l'environnement du monument. M. Guérin-Beauvois, *Les Aquae : sujet médico-religieux ou thème littéraire. Essai d'interprétation* (p. 93-114, 2 tabl.), se penche sur l'expression *Aquae*, de la fin du 1^{er} siècle avant n.è. au 1^{er} siècle de n.è. (composition des eaux, stations thermales, qualificatifs, divinités). Jens Koehler, *Termalismo antico e tardoantico a Civitavecchia* (p. 115-126, 3 fig., 5 pl.) décrit l'ensemble des *Aquae Tauri*, Terme Taurine. Paola Zanovello, Fons Aponi, *Sacro e profano tra Antichità e Medioevo* (p. 345-364, 2 fig., 10 pl.), traite de ces thermes, des origines protohistoriques au 6^e siècle de n.è., et met en évidence les aspects religieux dont ils témoignent. Giuliano Volpe, Caterina Annese, Pasquale Favia, *Terme e complessi religiosi paleocristiani. Il caso di San Giusto* (p. 217-231, 20 fig., 16 pl.) : le site de San Giusto, à quelques kilomètres de Lucera, dans les Pouilles, siège d'un évêché rural, comportait, au 5^e siècle, une basilique à trois nefs et un baptistère à plan central ; vers la fin du siècle ou le début du suivant, on y ajouta une église cimétériale et un petit édifice thermal, objet de cette communication. La réunion d'exemples parallèles, où voisinent complexe épiscopal et thermes, mérite d'être signalée. *Moyen Âge*. J.-M. Martin, *Les bains dans l'Italie méridionale au Moyen Âge (VII^e-XVIII^e siècle)* (p. 53-78). Silvia Maddalo, *I bagni di Pozzuoli nel Medioevo. Il De balneis Puteolanis* (p. 79-92, 28 fig.) : le poème de Pietro da Eboli, composé entre 1211/12-1220/21, décrit les différents complexes thermaux de Pouzzoles, certains aujourd'hui disparus. Les manuscrits qui conservent ce texte (le plus ancien remonte au milieu du XIII^e siècle) sont ornés d'enluminures. Étienne Hubert, *Les bains à Rome et dans le Latium au Moyen Âge. Texte et archéologie* (p. 127-142), apporte des précisions sur l'usage de certains édifices antiques et sur les modifications qu'ils ont connues. Amedeo Feniello, *Il bagno dei Capuano ad Amalfi (XII-XIII sec.)* (p. 143-151). Sante Bortolami, *Le terme euganee nel Medioevo. Dettagli di un paesaggio fisico e sociale* (p. 153-175, 2 fig.), à rapprocher de la contribution de P. Zanovello mentionnée ci-dessus. Didier Boisseul, *Les stations thermales entre Moyen Âge et Renaissance. L'exemple de Bagno a Morba en Toscane* (p. 177-216, 1 tabl.). Alessandra Bagnera, Annliese Nef, *Les bains de Cefalà (prov. de Palerme). Contexte historique et fonctions* (p. 263-308, 9 fig., IX pl.) (XII^e-XV^e s.). Laura Sciascia, *Dal bagno di Entella alla Pila di Katerina. Immaginario e realtà dei bagni nella Sicilia medievale* (p. 309-319). Marilyn Nicoud, *Les vertus médicales des eaux en Italie à la fin du Moyen Âge* (p. 321-344). Angela Scandaliato, *I bagni ebraici. L'esempio di Siracusa* (p. 365-386) (XIV^e-XV^e s.) Jacques DEBERGH.

Daniel OSLAND, *The Early Roman Cities of Lusitania*, Oxford, Archaeopress, 2006 (BAR International Series, 1519), 30 × 21 cm, x-135 p., fig., cartes, 30 €, ISBN 1-84171-953-6.

Le propos de l'A. était de présenter une synthèse des principaux centres urbains de Lusitanie attestés par une documentation épigraphique, archéologique, numismatique ou encore littéraire (Pline, *H. Nat.* IV, qui utilise des documents de l'époque d'Auguste, et Strabon sont deux sources importantes citées en appendice). Une première grande question fut naturellement de déterminer la chronologie de chacun des sites : les fouilles de

ces dernières décennies ont été à ce propos d'une grande utilité (l'abondante bibliographie à laquelle l'A. a eu recours en témoigne). Une autre question fut de déterminer ce qu'il fallait entendre par *Lusitania*, la province s'étend non seulement sur le Portugal mais aussi sur une portion de l'Espagne ; d'autres problèmes sont rapidement soulignés : processus de la romanisation, administration locale, type de production. Le chapitre 2 (p. 17 à 103) est naturellement la partie importante de l'ouvrage. L'A. a distingué trois classements : les colonies et municipales (9 sites tous signalés par Pline), les centres importants cités par les sources littéraires ou connus par l'archéologie et l'épigraphie (18 localités) et enfin les centres dont la localisation est incertaine (24 sites). Chacun des sites – souvent installés sur un établissement indigène – est décrit attentivement, avec méthode, et parfois longuement lorsqu'il s'agit d'une localité importante (Ebora, Merida, Cáceres, Conimbriga, etc.). Sont indiquées les sources littéraires et épigraphiques et les références aux sources modernes. Malheureusement, les plans de monuments, les illustrations et les cartes, par ailleurs fort utiles, ne sont pas toujours d'une excellente qualité (cf. par exemple la légende de la fig. 22 et le texte dans le cartouche de la fig. 15 sont illisibles). Dans le chapitre 3, l'A. présente un rapide coup d'œil sur le réseau routier avec une carte (fig. 88) hélas très peu lisible elle-aussi. Quelques conclusions peuvent être soulignées : dès le milieu du 1^{er} siècle avant J.-C., la *Lusitania* a occupé, quoique plus tardivement que la *Baetica* voisine, une position importante dans la péninsule. La romanisation qui se fait en effet entre la fin de la République et le 1^{er} siècle après J.-C., se marque par une activité édilitaire intense, notamment sous Auguste, et aussi par la romanisation des noms des indigènes. Une seconde activité édilitaire importante succédera à l'époque flavienne, notamment à Conimbriga. Un autre effet de la romanisation est l'absence de la présence de culte indigène dans les centres urbains à l'exception de celui de *Endovellicus* et *Ataecina* attestés dans les régions de Augusta Emerita et d'Ebora. On constate aussi que les régions septentrionales de la province, au relief plus tourmenté, ont connu un degré d'urbanisation plus faible ce qui peut s'expliquer par le fait que les régions méridionales avaient depuis longtemps des relations avec le bassin méditerranéen et que l'essentiel des activités économiques (production de *garum*, activités minières) étaient plus importantes dans le Sud.

Pol DEFOSSE.

Manuel THOMAS et Bernard A. GREINER, *Puntztypenkatalog römischer Terra Sigillata*. Lieferung 1 und 2. Herausgegeben von M. Th. & B. A. Gr., Remshalden, BAG-Verlag, 2005 et 2006, 32 × 28 cm, 6 p., 38 pl., ISBN 3-935383-44-4.

Dans cet outil de travail sont rassemblés des poinçons provenant des ateliers de Rheinzabern (Palatinat). Le site, créé vers le milieu du 1^{er} siècle après J.-C., a produit de la céramique sigillée du milieu du 1^{er} siècle jusqu'en 260 en ce qui concerne les vases moulés, jusqu'au milieu du 4^{ème} siècle en ce qui concerne la céramique unie. Les poinçons publiés appartiennent à deux séries : les figures humaines (M – Menschliche Figuren – 269 types) et les figures animales (T – Tiere Figuren – 263 types). L'utilisation pour la reproduction des illustrations d'un support plastifié et la présentation dans un classeur à anneaux permettront un usage du catalogue tant sur le terrain qu'en tout lieu de travail.

Pol DEFOSSE.

Jean-Pierre BRUN, *Archéologie du vin et de l'huile en Gaule romaine*, Paris, Errance, 2005 (Hespérides), 24 × 16,5 cm, 271 p., nombr. fig., cartes, 29,00 €, ISBN 2-87772-304-6.

Depuis la monumentale étude de Roger Dion (*Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIX^e siècle*, Paris, 1959), notre connaissance de la culture de la vigne en Gaule a progressé grâce à une triple série de découvertes. D'une part, la mise au jour d'installations vinicoles romaines liées à des domaines ruraux ; d'autre part, celle d'ateliers de fabricants locaux d'amphores vinaïres (56 recensés, à la date de 2001, pour la seule province de Narbonnaise), producteurs d'une catégorie de récipients à fond plat

baptisée «Gauloise» (types 1 à 5) par Fanette Laubenheimer ; enfin, plus récemment, la découverte de fosses de plantation de vignes. Cette triple source d'origine archéologique est parfaitement maîtrisée par Jean-Pierre Brun dans cette synthèse récente sur la vigne en Gaule. Certes, le découpage provincial ne permet pas, d'emblée, d'avoir une vue d'ensemble, d'autant que l'auteur aurait pu faire l'impasse aussi bien sur l'oléiculture dont il avoue lui-même (p. 96) que sa connaissance n'a pas progressé depuis 1986 (J.-P. Brun, *L'oléiculture antique en Provence. Les huileries du département du Var*, Paris, CNRS), que sur la Bretagne qui, si elle est celtique, n'est pas gauloise. Incontestablement c'est la Narbonnaise qui a été pionnière en la matière ; d'abord avec Marseille, la première à cultiver la vigne en Gaule, en produisant le célèbre *massalitanum*, exporté en Gaule et à Rome après la prise de la ville en 49 av. J.-C. ; ensuite avec les nouvelles colonies romaines, peuplées le plus souvent d'Italiens, et qui développèrent aussi bien la viticulture que l'oléiculture. Les domaines géographiques de la vigne étaient, d'une part la Provence, la basse vallée du Rhône et le Languedoc où le transport s'effectuait en amphores ; d'autre part les contrées plus septentrionales de la moyenne vallée du Rhône, chez les Helviens avec la *carbunica*, chez les Allobroges avec leurs deux vignobles des «Côtes-rôties» et de Savoie, patrie sans doute de la célèbre *allobrogica*. Dans cette partie de la Narbonnaise, dès Auguste, le tonneau en bois remplaça l'amphore. Les découvertes du domaine de la Gramière à Castillon-du-Gard montrent d'ailleurs que le tonneau eut tendance à étendre son aire d'utilisation vers le Sud à partir du III^e siècle. Taillées en goblets sans échalas, les vignes de Narbonnaise donnaient un vin abondant et bon marché, vendu dans les milieux populaires des provinces ou de Rome (sous Trajan, 11 % du total des amphores vinaires retrouvées à Rome sont gauloises). Techniquement, c'est le pressoir à levier qui semble le plus utilisé ; la vinification s'effectue en cuves maçonnées ou dans des foudres en bois. La détermination par l'auteur de la superficie des exploitations viticoles, comprise entre 1 et 100 ha, s'appuie sur des raisonnements passablement conjecturaux. La chronologie du vignoble montre un essor aux deux premiers siècles, même si l'abandon d'un certain nombre d'établissements viticoles dans la seconde moitié du II^e siècle est sans doute le signe d'une restructuration et d'une concentration de la production, sans réduction des surfaces. En revanche, à partir de la seconde moitié du III^e siècle, une bonne partie des installations sont abandonnées et détruites, particulièrement en Provence, dans la vallée du Rhône et en Biterrois et les terres converties en pâturages. L'auteur explique ces transformations par une pénurie de main-d'œuvre, liée à une déprise démographique. Désormais, l'exportation du vin cède la place à la consommation locale. Même si la viticulture se maintient aux V^e et VI^e siècles, la Narbonnaise est exclue du commerce méditerranéen. Dans les autres provinces, la viticulture ne connaît pas la même ampleur. En Aquitaine, où les témoignages littéraires abondent dès le I^{er} siècle (Pline l'Ancien cite la *uitis biturica*), la production atteint sa notoriété à la fin du siècle et se concentre en deux régions, les Charentes et le Bordelais ; c'est alors que le tonneau remplace l'amphore. Le vin est exporté vers la Bretagne et le Rhin. Les pratiques viticoles sont identiques, si ce n'est que l'on rencontre des apothèques, pièces chauffées pour accélérer la maturation du vin. L'évolution chronologique est la même qu'en Narbonnaise, avec un déclin dans le dernier tiers du III^e siècle. En Lyonnaise, même si les témoignages littéraires ne sont pas antérieurs au IV^e siècle, les vestiges archéologiques remontent au I^{er} siècle. Le vignoble se développe dans trois régions : la Bourgogne, la région parisienne et le val de Loire. En Belgique et dans les Germanies, la culture de la vigne semble plus récente : pas de trace avant le III^e siècle dans les vallées du Rhin, du Neckar et de la Moselle (le vignoble de Champagne reste local à la fin de l'Antiquité). Elle a sans doute bénéficié des mesures de Probus en faveur de la viticulture gauloise et dont la finalité pouvait être de fixer des populations et de rapprocher les zones de production des centres de consommation de la vallée du Rhin. Mais cet essor de la viticulture est aussi lié à l'instauration de l'Empire gaulois de Postumus et du choix de Trèves comme capitale, ce que la ville n'a

cessé d'être jusqu'au début du ^ve siècle. L'ouvrage se termine par une longue conclusion (20% du texte !), sans rapport direct avec le sujet, consacrée à des considérations générales (pas inintéressantes au demeurant) sur l'économie antique (modes de production, évolutions techniques, etc.), où le vin, l'huile et la Gaule apparaissent de temps en temps. Suivent une bibliographie surabondante (pas moins de 1600 titres !) — où l'on regrette de ne pas trouver le catalogue de la remarquable exposition consacrée au vin par le pôle archéologique du Rhône et dont l'auteur a été un des responsables (*Le vin, nectar des dieux, génie des hommes*, Infolio, 2004) — un index des sources antiques et un index général. En résumé, nous avons affaire à un ouvrage qui donne l'impression de ne pas avoir été suffisamment élaboré, un peu brut, où l'on attendait une «histoire» de la vigne en Gaule et où l'on ne trouve qu'une «archéologie». Après tout, le titre du livre ne prometait pas autre chose.

André PELLETIER.

Aouras. 4. *Septembre 2007*, Paris, Société d'Études et de Recherches sur l'Aurès antique, 2007, 24 × 16 cm, xxx-96 p. en parties doubles, 8 fig., 2 cartes, 20,00 €, ISSN 1766-8336.

En 1886, Émile Masqueray (1843-1894) soutenait à la Faculté des Lettres de Paris une thèse complémentaire latine, comme c'était alors la tradition, étude consacrée à l'Aurès et intitulée *De Aurasio Monte ab initio secundi p. Ch. sæculi usque ad Solomonis expeditionem*. Cette publication (Paris, Leroux, 1886), d'un accès difficile, même en France, et écrite dans une langue qui n'est plus guère maîtrisée de nos jours, méritait d'être rééditée et traduite. C'est, tout naturellement, la Société d'Études et de Recherches sur l'Aurès antique qui a lancé cette entreprise à laquelle elle a réservé un fascicule monographique de sa revue *Aouras*. L'introduction par Pierre Morizot et la biographie de Masqueray par Marie-Claire Micouneau font le point sur l'œuvre et sur l'homme. Le progrès des recherches, et particulièrement les découvertes archéologiques et épigraphiques, conduisent à corriger, à nuancer, à compléter certaines affirmations mais viennent en confirmer d'autres. Professeur à Alger et chercheur aux centres d'intérêt multiples, linguiste, historien, sociologue et écrivain doté d'une belle plume, Masqueray a longuement voyagé et séjourné dans le massif qu'il connaît d'expérience, confrontant ainsi aux réalités géographiques les données de Procope, seule source en l'occurrence. Il convient de lire ces pages liminaires, des plus instructives, avant d'aborder le texte et sa traduction fidèle et précise, par les soins de Charles Guittard, professeur à Paris-X Nanterre, avec la collaboration de Nathaëlle Roux et de Florent Simonet. L'éclairage qu'apporte cet ouvrage fondateur, plus que centenaire, ne saurait être négligé alors que des prospections et des travaux récents, souvent liés à l'intérêt renouvelé pour l'Antiquité tardive, mais pas seulement, amènent à revoir l'histoire de l'Aurès. On saura gré à ceux qui l'ont ainsi sorti de l'ombre.

Jacques DEBERGH.

The Journal of Greco-Roman Studies, n^{os} 31-33, 2008, Séoul, The Korean Society of Greco-Roman Studies, 2008, 22,5 × 15,5 cm, 269, 144 et 242 p.

Les études gréco-romaines sont actives en Corée du Sud, puisque, outre des cours de latin et de grec pour grands débutants donnés à l'université de Séoul, paraît une revue, soignée, érudite et traitant de sujets pointus. La philosophie domine : ainsi dans le n^o 31, avec le «quadrillemme» des pyrrhoniens (scepticisme exercé contre lui-même et renforcé), la reconstruction de soi selon Épictète, les quatre éléments sublunaires et leurs processus de transmutation chez Aristote (*Gen. et corr.*) ; n^o 32 : la consolation dans l'*Od.* (l'escalade de Télémaque à Sparte) et chez Platon (*Prot. et Pol.*), vertu et connaissance selon Aristote interprétant Socrate, ce dernier dans l'*Ion* sur la poésie (technique, qui est suspecte, ou inspiration divine), *éros* et connaissance de soi (*Alc.*), la biologie des stoïciens ; n^o 33 : *sôphrosunè* et connaissance de soi (*Charm.*), changement et substance (Arist., *Phys.* I),

l'*acrasia* (faiblesse de volonté) chez le même Aristote. La littérature et l'histoire sont abordées dans chaque numéro (comme le montrent les tables générales contenues dans le n° 31) : la *lex Sempronia agraria*, influencée par le stoïcisme, veut redistribuer les terres de l'*ager publicus* que leur occupation avait fait passer au domaine privé. La mythologie grecque : on apprend que des auteurs médiévaux accordent aux dieux païens une place dans l'histoire, mais comme à d'autres morts. Quelques articles encore sur les héros de l'*Il.*, Prométhée chez Hésiode, l'originalité des *H.* d'Ovide, *barbarismus* et *soloecismus* dans deux mss qu'on ajoutera à Spengel, *Rhetor. Graeci*. Les articles des n° 31 et 33 sont en coréen avec résumés anglais ou français, ceux du n° 32 en anglais, allemand ou français, souvent accompagnés d'un résumé coréen. Saluons avec sympathie cette revue de belle tenue.

Bernard STENUIT.

INFORMATION

Le latin dans les littératures européennes

L'«Association le Latin dans les Littératures Européennes» vient de se créer à l'initiative de professeurs enseignant dans les Classes Préparatoires Littéraires des Lycées Henri IV et Louis le Grand à Paris. Elle entend œuvrer dans un esprit résolument hostile à tout repli frileux et obsessionnel des «lettres classiques» — comme l'indique la composition plurielle de son bureau — mais aussi dans le souci de ne pas laisser les «cheval-légers de la modernité» redéfinir un «nouvel humanisme» qui prétendrait faire l'économie des «vieilles» humanités ... Son objectif est d'abord de rappeler que le latin, langue ancienne du français — et langue ancienne pour toujours : le temps n'éloigne pas une langue de son origine, c'est même pour nous la précieuse leçon des humanistes — ne saurait devenir sans grave conséquence une discipline «optionnelle» : il ne peut être question de solder ou de mettre en option la mémoire d'une langue et d'une littérature... Il est aussi de faire justice de quelques sophismes comme celui persistant qui consiste à mettre en compétition le latin et la langue vivante, pleinement concernée pourtant par la part évidente et forte que le latin tient à des degrés divers dans le patrimoine linguistique et littéraire de l'Europe : sans ce substrat commun et nourricier, ce sont en effet les grands lieux et les grands noms de la littérature européenne, Pétrarque, Dante, Montaigne, Shakespeare, Cervantès, qui sont menacés d'une marginalisation exotique et éclatée. Parce qu'il est consubstantiellement lié à l'humanisme, parce que l'humanisme a ouvert notre modernité, le latin, comme la révolution de Hugo, a «conquis en avant». Pour promouvoir cette langue magnifiquement *serve*, puisqu'au service de toutes les disciplines de la mémoire et du langage, l'«Association le Latin dans les Littératures Européennes» fait appel au soutien, sous forme de conférences, de personnalités du paysage littéraire entendu au sens le plus large, susceptibles, par leur autorité, de faire valoir le champ de la latinité dans les littératures européennes, classiques et modernes. Le moment est opportun de rappeler que le latin, présent dans la langue, dans la littérature, la culture, constitutif de notre savoir, *instituitif*, pourrait-on dire, en continuant à le parler, doit trouver en Europe sa juste place, fondamentale et doctrinale, dans les études littéraires. Pour tous renseignements : Cécilia Suzzoni, professeur de Chaire supérieure au Lycée Henri IV, Présidente de l'ALLE, «Association le Latin dans les Littératures Européennes», Lycée Henri IV, 23 rue Clovis, F- 75231 Paris, Cédex 05 <www.sitealle.com>.